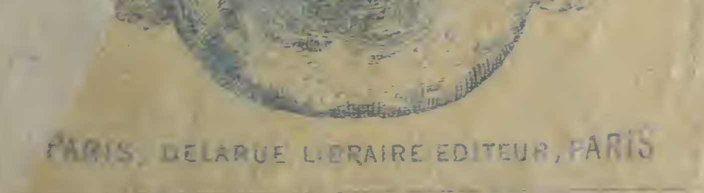
LE PETIT

LAVATER



PARIS, DELARUE LIBRAIRE EDITEUR, PARIS

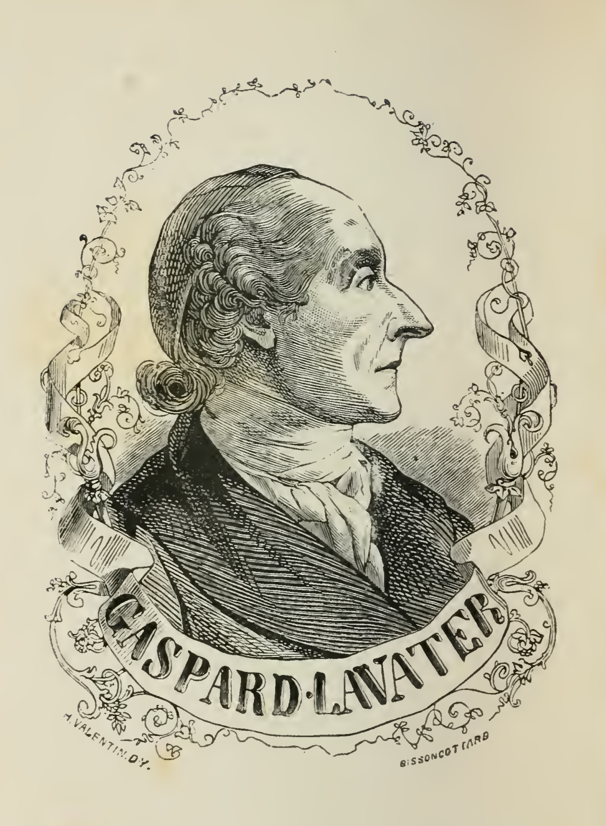
Réédition fin de siècle
du volume paru en 1854

PETITE

BIBLIOTHÈQUE DU DESTIN

LE PETIT LAVATER FRANÇAIS

Paris. — Typ. Pillet et Dumoulin 5, rue des Grands-Augustins.


GASPARD·LAVATER
H. VALENTIN. D.Y.
BISSONCOTTARD

LE PETIT

LAVATER FRANÇAIS

OU LES

SECRETS DE LA PHYSIOGNOMONIE DÉVOILÉS

PAR

ALEXANDRE DAVID

ÉDITION ILLUSTRÉE

DE QUINZE PORTRAITS DE PERSONNAGES CÉLÈBRES

PARIS
DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE DE SEINE, 23

NOTICE SUR LAVATER

Jean-Gaspard Lavater, né le 15 novembre 1741 à Zurich, où son père exerçait la médecine, se fit remarquer, dès son enfance, par ses goûts de solitude, de rêverie et de méditation.

Il s'occupait d'études théologiques, lorsqu'à vingt-deux ans, entraîné par son âme ardente, il échappa à la vie contemplative pour lancer un pamphlet virulent contre le bailli de sa ville, dont les actes illégaux révoltaient la population zurichoise. Cet écrit eut un tel retentissement que le père de l'auteur crut prudent d'envoyer son fils à Berlin, où il se lia avec les premiers savants de l'époque.

Après une année d'absence, Lavater retourna dans sa patrie. Nommé, en 1769, diacre à l'église des Orphelins, il en fut le pasteur en 1775. Trois ans plus tard, il était diacre à l'église de Saint-Pierre, dont il devint le pasteur en 1786. Dans ces diverses fonctions, Lavater s'acquit une grande renommée par d'éloquents sermons, tous empreints d'une suave sensibilité et d'une douce persuasion. N'ayant pas à nous occuper ici des cent vingt-neuf ouvrages théologiques, ascétiques ou polémiques qu'il a publiés, nous citerons seulement le livre qui a fondé sa gloire, livre si universellement connu et estimé sous le titre de : *Essais physiognomoniques.*

C'est la révélation de toute une science qui permet de juger le caractère humain par l'aspect des traits du visage, fidèles traducteurs des sentiments habituels. Cette précieuse découverte, faite par les anciens, et dont Aristote a expliqué la théorie, doit son illustration à Lavater. Il a appliqué à l'étude de la physiognomonie un ingénieux es-

prit d'observation, une admirable sagacité, et une activité infatigable.

Nous ne connaissons pas de but plus noble que celui que s'est proposé le pasteur de Zurich. Il le résume ainsi lui-même :

« Faire connaître aux hommes leurs semblables et leur « divin Créateur ;

« Appeler l'admiration et la pieuse reconnaissance des « mortels sur l'œuvre de Dieu ;

« Créer une source de jouissances pures, dignes de la « nature humaine ;

« Propager le respect pour cette nature, la douleur pour « sa dégradation, l'amour pour les êtres privilégiés, et la « vénération pour l'auteur de toute perfection. »

Malheureusement les *Essais physiognomoniques*, ainsi que l'indique leur titre, ne forment point un système complet et raisonné. Lavater a légué ce travail à ses disciples ; mais, nous avons le regret de l'avouer, aucun d'eux ne s'est montré digne du maître.

Chaleureux partisan de la révolution, Lavater ne cessa d'en déplorer les excès. Ses efforts pour les réprimer le firent déporter à Bâle en 1796. Quelques mois après, il put rentrer à Zurich dans ses anciennes fonctions, et continuer d'y déployer autant de zèle que de charité. A la prise de Zurich par Masséna, en 1799, Lavater prodigua ses soins aux blessés. Un soldat républicain, qu'il avait sauvé de la mort, l'ayant entendu appeler aristocrate par une populace en délire, lui tira un coup de fusil dans le bas-ventre. Lavater survécut quinze mois à cette blessure, et il mourut le 2 janvier 1801, sans avoir voulu dénoncer son assassin.

LE PETIT

LAVATER FRANÇAIS

I

DE LA PHYSIOGNOMONIE.

φυσις, nature; γνομον, indication

> Le cœur de l'homme change le visage et le rend bon ou mauvais. On connait une personne à la vue et on discerne à l'air du visage l'homme de bon sens.
> (*Ecclés*.. XIII, 31 ; XIX, 26.)

La *Physiognomonie* est la science de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur, et d'apercevoir, dans certains indices naturels, ce qui ne frappe pas immédiatement les sens. Or, la physiognomonie révèle les rapports de la surface vi-

sible avec ce qu'elle embrasse d'invisible; ceux de la matière animée et perceptible avec le principe non perceptible qui lui imprime ce caractère de vie, ceux enfin de l'effet manifesté avec la force cachée qui le produit.

L'homme se présente sous des points de vue si variés, dont chacun peut être examiné et traduit en particulier, qu'il résulte un nombre infini de classes de physionomies qui en font autant d'espèces de physiognomonies.

Toutefois, pour faciliter ces différentes études, si intéressantes et si précieuses, la science de la physiognomonie a été divisée en quatre classes.

La qualité du sang, la constitution, la chaleur ou la froideur du tempérament, la grossièreté ou la délicatesse des organes, l'humidité, la sécheresse, la flexibilité, l'irritabilité de l'homme forment autant de sujets particuliers d'observations, compris dans la *Physiognomonie de tempérament.*

Les facultés de l'esprit humain qui se manifestent par la conformation, la figure, le teint, les mouvements, et, en général, tout l'extérieur, forment la *Physiognomonie intellectuelle.*

Les inclinations de l'homme, sa propension au bien ou au mal, et la faculté qu'il a de faire le bien ou de supporter le mal, se découvrent dans la *Physiognomonie morale.*

Les signes de la santé et de la maladie, visibles sur le corps humain, rentrent dans la *Physiognomonie médicinale.*

La physionomie est l'âme de nos jugements, de nos efforts, de nos actions, de notre attente, de nos

craintes et de nos espérances, de toutes nos sensations agréables ou désagréables, causées par les objets existant hors de nous.

Elle est notre guide et la règle de notre conduite depuis le berceau jusqu'au cercueil, dans toutes les conditions, dans tous les âges et chez toutes les nations, depuis Adam jusqu'à l'homme qui mourra le dernier; elle remonte depuis l'insecte, écrasé sous nos pieds, jusqu'au plus sublime des philosophes, et pourquoi pas jusqu'aux Anges et jusqu'à Jésus-Christ lui-même?

Chaque insecte connaît son ami et son ennemi; chaque enfant aime ou craint sans savoir pourquoi, et uniquement par un tact physiognomonique. Il n'y a personne sur la terre qui ne se laisse diriger par la physionomie, personne à qui on ne puisse dessiner un visage qui lui semblerait aimable ou repoussant, personne qui, plus ou moins, ne considère, ne mesure, ne compare et ne juge d'après la physionomie un homme qu'il voit pour la première fois, quand même il n'aurait jamais entendu prononcer le mot de physionomie, personne enfin qui ne juge ainsi tous les objets qui lui passent sous les yeux, en appréciant leur valeur intrinsèque d'après leur extérieur.

Tant d'exemples irrécusables, et tant d'autres encore, car il en est à l'infini, qui sont connus de tous, prouvent assez l'influence immense et positive de la physionomie sur l'homme. C'est le guide journalier de toute créature vivante, et il n'en existe pas une qui, sciemment ou à son insu, ne tire des conséquences déterminantes, du moins à

sa manière, de l'extérieur à l'intérieur, et qui ne juge, d'après ce qui frappe les sens, les objets inaccessibles aux sens.

Cette vérité universelle que l'extérieur, le visible, la surface de tous les objets animés et inanimés indiquent leur intérieur et leur propriété ; que tout signe extérieur est l'expression des qualités intérieures, n'est-elle pas décisive, et ne prouve-t-elle pas l'importance de la physiognomonie?

II

MERVEILLES DE LA PHYSIONOMIE HUMAINE.

Quelle main pourra saisir cette substance logée dans la tête et sous le crâne de l'homme? Un doigt de chair et de sang pourra-t-il atteindre cet abîme de facultés et de forces internes qui fermentent ou se reposent? Dieu lui-même a pris soin de couvrir ce sommet sacré, ce Liban de notre corps, séjour et atelier des opérations les plus secrètes, d'une forêt de cheveux, emblème des forêts qui couvrent les mystères de sa création. On est saisi de terreur religieuse à l'idée de ce globe ombragé qui ren-

ferme des éclairs, dont un seul, échappé du chaos, peut éclairer, embellir ou dévaster et détruire un monde. Qu'elle est significative la forêt de cet Olympe, sa croissance naturelle, la manière dont la chevelure s'arrange, descend, se partage ou s'entremêle! Puis, par cet étroit passage, qu'on appelle oreille, par cette porte qui a reçu le nom d'œil, deux mondes miraculeux de son et de lumière pénètrent dans le ciel de nos pensées et de nos facultés.

Le cou, sur lequel la tête est appuyée, montre, non ce qui est dans l'intérieur de l'homme, mais ce qu'il veut exprimer; il désigne la fermeté et la liberté, ou bien la mollesse et la douce flexibilité. Tantôt son attitude noble et dégagée annonce la dignité de la condition, tantôt en se courbant, il exprime la résignation du martyr, et tantôt c'est une colonne, emblème de la force. Enfin, ses difformités, son enfoncement dans les épaules sont encore des signes caractéristiques et pleins de vérité.

Passons au visage humain, tableau de l'âme, image de Dieu.

Le front est le siége de la sérénité, de la joie, du noir chagrin, de l'angoisse, de la stupidité, de l'ignorance et de la méchanceté. C'est une table d'airain où tous les sentiments se gravent en caractères de feu. A l'endroit où il s'abaisse, l'entendement paraît se confondre avec la volonté. C'est ici où l'âme se concentre et rassemble des forces pour se préparer à la résistance.

Au-dessous du front commence sa belle fron-

tière : le sourcil, arc-en-ciel de paix, dans sa douceur, arc tendu de la discorde, dans sa colère, ainsi c'est toujours le signe annonciateur des affections. Le nez met un ensemble à tous les traits du visage ; c'est la montagne qui sépare deux vallées opposées. La racine du nez, son dos, sa pointe, son cartilage, les narines, par lesquelles il respire la vie, que de signes expressifs de l'esprit et du caractère !

Les yeux, à n'en juger même que par l'attouchement, sont, dans leur forme, les fenêtres de l'âme, des globes diaphanes, des sources de lumière et de vie. Le simple tact découvre que leur forme artistement arrondie, leur coupe et leur grandeur ne sont pas des objets indifférents. En général, la région où se rassemblent les rapports mutuels entre les sourcils, les yeux et le nez, est celle où l'âme se manifeste sur le visage, c'est la région de la volonté et de l'activité.

Le sens noble, profond et occulte de l'ouïe a été placé aux côtés de la tête, où il est caché à demi. l'homme devait ouïr pour lui-même; aussi l'oreille est-elle dénuée d'ornements. La délicatesse, le fini, la profondeur, voilà sa parure.

J'arrive à la partie inférieure de la face humaine que Dieu a environnée d'un nuage dans les mâles, et sans doute, pour voiler chez l'homme les traits de sensualité qui se développent sur cette partie du visage. Chacun sait combien la lèvre supérieure caractérise le goût, les penchants, les appétits, le sentiment de l'amour ; combien l'orgueil et la colère la courbent, la finesse l'aiguise, la bonté l'ar-

rondit, le libertinage l'énerve et la flétrit; jusqu'à quel point l'amour et le désir s'y attachent par un attrait inexprimable. L'usage de la lèvre inférieure est de lui servir de support, semblable au coussin d'écarlate sur lequel repose la couronne, signe distinctif du pouvoir.

Une bouche délicate et pure est peut-être une des plus belles recommandations. La beauté du portail annonce la dignité de l'hôte qui va sortir : la voix, interprète du cœur et de l'âme! La bouche, c'est le calice de la vérité, la coupe de l'amour et de l'amitié.

Que de beauté ou que de laideur physique et morale dans la conformation des joues! La lèvre inférieure commence à former le menton, et l'os de la mâchoire qui descend des deux côtés le termine. Comme il arrondit toute l'éllipse du visage, il peut être regardé comme la véritable clef de voûte de l'édifice.

III

L'HOMME.

De tous les êtres de la terre, l'homme est le plus parfait et le plus vivant.

Chaque grain de sable est une immensité, chaque feuille un monde, chaque insecte un assemblage de mystères. Et qui pourrait compter les degrés intermédiaires depuis l'insecte jusqu'à l'homme ?

Dans l'homme se réunissent toutes les forces de la nature. C'est le résumé de la création ; il est à la fois le fils et le souverain de la terre ; le sommaire et le centre de toutes les existences, de toutes les forces du globe qu'il habite.

Des divers êtres organiques, révélés par les sens, il n'en est aucun chez qui se rassemblent de la manière la plus merveilleuse trois espèces de vies si différentes l'une de l'autre : la vie animale, la vie intellectuelle et la vie morale, dont chacune se compose des forces les plus diverses et cependant les plus harmoniques.

Connaître, désirer, agir ou bien regarder et penser ; sentir et se passionner ; se mouvoir et ré-



JÉSUS CHRIST, PAGE 120.

sister, voilà ce qui rend l'homme un être physique, moral et intellectuel.

L'homme doué de ces facultés, de cette triple vie est pour lui-même l'objet le plus digne d'être observé, comme il est aussi l'observateur le plus digne. De quelque côté qu'on veuille le considérer, rien ne mérite à un plus haut dégré l'attention. Chaque espèce de vie se manifeste en lui séparément, mais jamais on ne pourra le connaître dans sa totalité complète que par des manifestations extérieures, par son corps, par sa surface. Toute spirituelle, tout immatérielle que soit sa nature intime, au-dessus de la portée des sens, il devient néanmoins visible et perceptible par son indissoluble alliance avec le corps où il réside, où il se meut comme dans son élément. Cet élément matériel devient un sujet d'observations, et tout ce qui est dans l'homme peut être connu par l'intermédiaire des sens.

Cette triple vie, qu'on ne saurait méconnaître dans l'homme, ne devient pour lui un objet d'études et de recherches que par cette seule raison qu'elle se manifeste par le corps en côtés visibles et perceptibles. Il n'est point d'objet dans l'univers dont les propriétés et les vertus nous soient autrement connues que par des signes extérieurs et accessibles aux sens. Sur ces signes externes reposent le caractéristique des êtres et la base de tout le savoir humain. L'homme serait réduit à l'ignorance de tout ce qui l'environne et de lui-même, si chaque force, chaque vie ne résidaient pas dans un extérieur sensible, si chaque chose

ne révélait pas sa nature et son étendue, son caractère propre annonçant ce qu'elle est, et la faisant distinguer de ce qui n'est pas elle.

Nous ne connaissons point de forme plus noble, plus sublime, plus majestueuse, et qui renferme des facultés aussi nombreuses, autant d'espèces de vie, de force et d'action.

D'un pas ferme, l'homme touche la surface de la terre ; sa tête s'élève vers le ciel ; son regard se porte au loin, ses mouvements, ses actes s'accomplissent avec une promptitude et une facilité inconcevables. Qui pourrait compter et décrire la multitude de ses actes ? Dans un même instant, il peut agir et souffrir infiniment plus que toute autre créature. Il joint la souplesse à la fermeté, l'adresse à la force, l'activité au repos. Nul n'est plus capable de flexibilité ou de résistance ; on ne trouve point ailleurs une telle diversité, une telle harmonie dans les forces. Les facultés de l'homme sont uniques ainsi que sa figure.

Et cette figure n'est-elle pas bien plus admirable, plus attrayante lorsque les facultés les plus nobles, actives et passives, en émanent ? Elle ne se rapproche de la forme des brutes que dans les parties, siége des forces animales. Mais combien elle en diffère dans les parties où agissent des forces d'un ordre supérieur, celles de l'activité et de l'esprit !

La forme, les proportions de l'homme, sa stature élevée et néanmoins susceptible de tant d'attitudes et de mouvements divers, tout annonce à l'observateur impartial une force éminente et la

plus étonnante mobilité; tout lui démontre au premier coup d'œil l'excellence de la nature humaine, de l'unité organique.

La tête, et surtout le visage, la conformation des os, comparée à celle des os de tout autre animal, découvrent à l'observateur profond qui possède le sentiment de la vérité, la prééminence et la sublimité des facultés intellectuelles.

L'œil, le regard, la bouche, les joues, la surface du front, considérés soit dans un repos absolu, soit dans les innombrables variations de leurs mouvements, en un mot tout ce qu'on appelle physionomie, est l'expression la plus vive, la plus parlante du sentiment intérieur, des désirs, des passions, de la volonté, enfin de tout ce qui constitue la vie morale si supérieure à la vie animale.

Quoique la vie organique, intellectuelle et morale de l'homme, avec toutes les forces qui leur sont subordonnées, s'unissent admirablement pour ne former qu'une seule et même substance; quoique ces trois espèces de vie n'occupent pas, comme trois différentes familles, chacune un étage particulier du corps humain, mais qu'elles coexistent dans chaque point de l'organisme et forment un ensemble parfait, il est cependant vrai que chaque espèce de ces forces vitales a un siége distinct où elle agit et se manifeste de préférence.

On ne saurait nier que la force physique, bien qu'elle s'exerce par tout le corps, surtout dans les parties animales, ne soit plus remarquable dans le bras, depuis sa racine jusqu'à l'extrémité des doigts.

Il n'est pas moins évident que la vie intellectuelle, l'entendement et l'esprit humain se manifestent principalement dans la conformation de la tête, et plus spécialement du front, quoiqu'aux yeux d'un observateur attentif, elles soient sensibles dans chaque point du corps humain, à cause de son harmonie et de son homogénéité.

Quant à la vie morale de l'homme, elle rayonne dans les traits si mobiles du visage. La somme de ses forces morales et sensitives, son irritabilité, ses sympathies et ses antipathies, la puissance de saisir et de repousser les objets extérieurs, tout cela s'exprime sur le visage à l'état de repos. Et le trouble des passions irritées se peint dans l'agitation des traits, toujours combinée avec les battements du cœur, de même qu'à la placidité du visage se joint le repos du cœur et de la poitrine.

Nous avons dit que cette triple vie de l'homme est intimement unie dans chaque point du corps; on peut toutefois la diviser et la localiser.

La vie animale, par exemple, la plus basse et la plus près de la terre, se placerait dans le ventre et s'étendrait jusqu'aux organes de la génération, qui en seraient le foyer. La vie moyenne ou morale résiderait dans la poitrine ; elle aurait le cœur pour centre et interprète. La vie intellectuelle, comme la plus élevée, siégerait dans la tête, et l'œil serait son foyer.

Ajoutons que le visage est le représentant de ces trois divisions : le front jusqu'aux sourcils, miroir de l'intelligence ; le nez et les joues, miroir de la vie morale et sensitive ; la bouche et le men-

ton, miroir de la vie animale, tandis que l'œil est le centre de toutes ces existences. Mais nous ne saurions trop répéter que ces trois vies se retrouvent dans toutes les parties du corps et y ont partout aussi leur expression.

Toute la science physiognomonique, prise dans le sens le plus étendu ou le plus restreint, repose sans contredit sur ces principes généraux et incontestables.

Écoutons maintenant l'éloquent Buffon :

« Tout, dans l'homme, annonce le maître de la terre ; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants. Il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. L'image de l'âme y est présentée par la physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers ses organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang. Il ne touche la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin et semble la dédaigner. »

Terminons en donnant la parole à Bernardin de Saint-Pierre :

« La nature a rassemblé dans la figure de l'homme ce que les couleurs et les formes ont de plus aimable par leurs consonnances et par leurs

contrastes. Elle y a joint les mouvements les plus majestueux et les plus doux. Elle a réuni dans l'homme tous les genres de beauté, et en a formé un assemblage si merveilleux que tous les animaux, dans leur état naturel, sont frappés à sa vue d'amour et de crainte.

« Remarquez que la forme de la tête approche de la sphérique. Je ne crois pas que cette configuration lui soit commune avec celle d'aucun animal. Sur sa partie antérieure est tracé l'ovale du visage, terminé par le triangle du nez, et entouré des parties radiées de la cnevelure. La tête est de plus supportée par un cou qui a beaucoup moins de diamètre qu'elle, ce qui la détache du corps par une partie concave.

« Ces formes ne sont pas tracées d'une manière sèche et géométrique; mais elles participent l'une de l'autre, en s'amalgamant mutuellement comme il convenait aux parties d'un tout. Ainsi, les cheveux ne sont pas droits comme des lignes, mais ils s'harmonient par leurs boucles avec l'ovale du visage. Le triangle du nez n'est ni aigu ni à angle droit; mais, par le renflement onduleux des narines, il s'accorde avec la forme en cœur de la bouche, et, s'évidant près du front, il s'unit avec les cavités des yeux. Le sphéroïde de la tête s'amalgame de même avec l'ovale du visage. Il en est ainsi des autres parties, la nature employant, pour les joindre ensemble, les arrondissements du front, des joues, du menton et du cou, c'est-à-dire les portions de la plus belle des expressions harmoniques, qui est la sphère.

« Il y a encore plusieurs proportions remarquables qui forment entre elles des harmonies et des contrastes très-agréables; telle est celle du front qui présente un quadrilatère en opposition avec le triangle formé par les yeux et par la bouche, et celle des oreilles formées de courbes acoustiques très-ingénieuses, qui ne se rencontrent point dans l'organe auditif des animaux, parce qu'il ne doit pas recueillir, comme celui de l'homme, toutes les modulations de la parole; mais je m'arrêterai aux formes charmantes dont la nature a déterminé la bouche et les yeux, qu'elle a mis dans la plus grande évidence, parce qu'ils sont les deux organes actifs de l'âme.

« La bouche est composée de deux lèvres, dont la supérieure est découpée en cœur, cette forme est si agréable que sa beauté a passé en proverbe, et dont l'inférieure est arrondie en portion demi-cylindrique. On entrevoit au milieu des lèvres le quadrilatère des dents, dont les lignes perpendiculaires et parallèles contrastent très-agréablement avec les formes rondes qui les avoisinent.

« Les mêmes rapports se trouvent dans les yeux : ce sont deux globes bordés aux paupières de cils rayonnants comme des pinceaux qui forment entre eux un contraste ravissant, et présentent une consonnance admirable avec le soleil, sur lequel ils semblent modelés, étant comme lui de figure ronde, ayant des rayons divergents dans leurs cils, des mouvements de rotation sur eux-mêmes, et pouvant, comme l'astre du jour, se voiler de nuages au moyen des paupières.

Il y a, dans le visage, du blanc tout pur, aux dents et aux yeux, puis des nuances de jaune qui entrent dans la carnation ; ensuite le rouge, cette couleur par excellence, qui éclate aux lèvres et aux joues. On y remarque de plus le bleu des veines, et quelquefois celui des prunelles ; enfin le noir de la chevelure qui, par son opposition, fait sortir les couleurs du visage, comme le vide du cou détache les formes de la tête. »

IV

PARALLÈLE DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

Chez les femmes, la physionomie n'est jamais entièrement reposée. Les muscles de la face, ces faisceaux élégants dont le mouvement rapide et le jeu si animé expriment toutes les nuances du sentiment et de la pensée, ont plus d'action que de volume ; les traits du visage n'ont point un caractère permanent, comme dans l'homme, et ne révèlent pas avec autant de franchise la direction de l'esprit et la nature des sentiments. L'agitation qui succède efface les traces de celle qui a précédé et qui n'est pas assez prolongée pour imprimer un

caractère durable : la nature même de l'organisation de la femme contribue à cette différence.

Ce sont les angles, les saillies, les contours, fortement prononcés, qui font les traits physiognomoniques : chez la femme, tout est arrondi, du moins pendant la jeunesse; un tissu délicat, expansible, élastique, efface tous les angles, unit toute les parties par les transitions les plus douces. Les muscles sont d'ailleurs plus mobiles, moins longtemps livrés à la même contraction, et ne modifient pas assez fortement la physionomie pour lui donner cette expression habituelle qui permet de découvrir la passion dominante, la nature des penchants, l'emploi des facultés, les directions du cœur et de l'esprit.

En général, la femme est infiniment plus pure, plus délicate, plus fine, plus impressionnable, plus sensible, plus aisée à diriger, plus faite pour souffrir que l'homme.

Le principe de sa substance est plus mou, plus irritable, plus élastique que le nôtre.

La femme est formée pour la douceur, la tendresse maternelle; ses organes sont tendres, flexibles, faciles à blesser, susceptibles et sensuels.

Entre mille femmes il s'en trouve à peine une qui ne porte ces attributs de son sexe : la mollesse, la rondeur et l'irritabilité.

La femme est le reflet de l'homme; elle est prise de lui pour lui être soumise, pour l'assister comme un ange gardien, et pour alléger ses souffrances. Son bonheur c'est de créer des enfants, et de les façonner à la foi, à l'espérance et à l'amour.

La délicatesse,la mobilité sensible de ses fibres et de ses organes, sa nature flexible la rendent docile, impressionnable, prompte à céder à un plus fort, quoique ses charmes séduisants l'emportent sur le prestige de la force de l'homme. L'homme n'a pas été séduit le premier, mais bien la femme; puis l'homme a été séduit par la femme.

Cependant si les femmes sont entraînées vers la séduction; elles sont très-faciles aussi à faire éclater une vertu pure, noble, angélique, ainsi que tout ce qui peut nous charmer et mériter nos éloges.

Les femmes ont une délicatesse inouïe pour la propreté, la beauté, la symétrie, mettant ces qualités extérieures au-dessus de leur essence, de leur nature vivante et périssable.

A la femme le fruit de l'arbre sembla bon à manger et agréable à voir; l'arbre lui plut, parce qu'il donnait la science, et elle mangea de son fruit.

L'âme de la femme pense peu; la pensée fait la force de l'homme. La femme est avant tout sensible; sa force c'est le sentiment.

Souvent les femmes règnent plus absolument que les hommes, sans cependant exercer ce pouvoir par violence ni par emportement. Quand elles dominent en despotes, elles ne sont plus des femmes, mais des monstres.

L'empire des femmes naît d'un regard, d'une larme, d'un soupir.

Elles sont susceptibles de la sensibilité la plus pure, de la tendresse la plus profonde, des senti-

ments les plus essentiels, d'un dévouement extrême.

Leur physionomie reflète une sainteté, une inviolabilité que respecte tout homme d'honneur. Cette marque enfante souvent des métamorphoses extraordinaires.

Les femmes ont des nerfs très-irritables; elles sont peu capables de penser, de raisonner, d'observer, et si portées à suivre le torrent du sentiment, que lorsque l'enthousiasme s'empare d'elles, elles deviennent fanatiques, à tel point même qu'elles ne peuvent revenir à un état normal.

Leur amour, tel intense et profond qu'il soit, est essentiellement inconstant, tandis que leur haine se montre presque toujours implacable. L'influence d'un amour doux et caressant peut seule la dissiper.

Les hommes agissent sur les profondeurs, et les femmes sur les élévations de l'édifice social.

L'homme aime à saisir l'ensemble, la femme voit plutôt les détails, et se plaît à décomposer les infiniment petits.

L'homme contemple un ciel sombre et chargé d'orage; son âme se dilate quand le tonnerre gronde et que les nuages s'abîment sur sa tête en torrents de pluie. La femme, au contraire, frissonne à la vue de l'éclair et à l'approche de la foudre; elle se replie avec effroi sur elle-même ou se jette en tremblant dans les bras de l'homme.

Dans l'arc-en-ciel, l'homme voit uniquement un rayon de soleil, la femme s'y joue avec les sept couleurs. Elle fait un tout de ce symbole de la paix.

tandis que l'homme en recherche les rayons infinis dans le demi-cercle où ils se balancent.

Où l'homme sourit, la femme rit aux éclats; elle pleure quand il est silencieux; elle se lamente quand il pleure; et s'il se lamente, elle se désole, et pourtant sa foi souvent est plus forte que celle de l'homme!

Un homme sans religion ressemble au malade qui cherche à se persuader qu'il est bien portant et que tout médecin est inutile. Une femme sans religion est une créature furibonde et exécrable; elle est pis encore quand elle joue l'esprit fort, car dans son essence se meuvent la dévotion et la piété. C'est aux femmes que le Seigneur ressuscité apparut d'abord, et il voulut tempérer leur zèle trop empressé, en leur disant : « Ne me touchez pas. »

Les femmes sont promptement égarées par la nouveauté et l'extraordinaire.

Elles sont inconséquentes vis à vis de ceux qu'elles aiment.

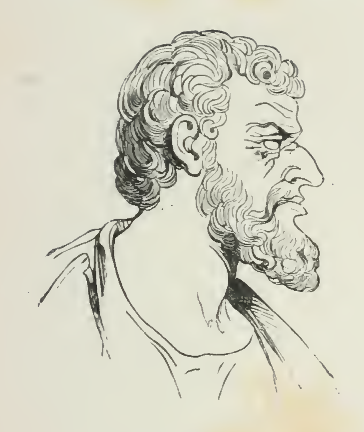
Susceptibles de la plus profonde mélancolie, leurs jouissances les poussent souvent jusqu'à l'extase.

Le sentiment de l'homme gît dans l'imagination, celui des femmes dans le cœur.

Leur franchise est plus sincère que celle des hommes; leur réserve plus entière.

Elles sont plus patientes, plus indulgentes, plus croyantes, plus charitables et plus pudiques que nous.

La femme est la seconde page ajoutée au livre de l'humanité.



JUDAS, PAGE 122.

L'homme seul n'est pour ainsi dire que la moitié d'un être humain ; c'est un roi sans royaume.

La femme ne vit et n'agit que par l'homme, quand elle ne se révolte pas contre sa véritable destination.

Enfin, l'homme n'est que par la femme ce qu'il peut et doit être. Aussi l'homme ne peut-il vivre seul.

V

PHYSIONOMIE DES RACES.

Nous allons soumettre à nos lecteurs les passages les plus remarquables d'une dissertation du professeur Kant, de Kœnigsberg :

« L'homme devant être soumis à tous les climats et à toutes les natures du sol, il lui a été donné diverses dispositions naturelles, propres à être développées ou restreintes selon l'occasion, pour qu'il occupât convenablement dans le monde la place pour laquelle il a été créé.

« L'air et le soleil exercent l'influence la plus immédiate sur la faculté génératrice, activent, augmentent les germes et fondent une race. De

son côté, une nourriture choisie contribue à enfanter des hommes dont les qualités s'étiolent par les transplantations. Ce qui influe sur la faculté génératrice doit provenir de la source de la vie, soit des principes organisateurs. Sous la zone glaciale, si l'homme dégénère peu à peu en taille, c'est que, tout en conservant la force du cœur, le sang circule rapidement, le pouls a une grande vitesse et la chaleur du sang est extrême. Il existe même, chez les peuples du Nord, une disproportion très-prononcée entre la hauteur du corps et la petitesse des jambes, parce que ces parties sont exposées davantage à un froid intense, par rapport à la distance qui les sépare du cœur. Naturellement aussi, il se produit dans les parties saillantes du visage, qu'il est difficile de couvrir, un aplatissement qui, au surplus, contribue à leur conservation. Des yeux bouffis ou presque clos semblent avoir été faits ainsi afin de mieux se défendre contre l'air froid et desséchant, et contre l'éclat de la neige, bien que cependant on rencontre de tels yeux, mais en moins grand nombre, dans certaines contrées méridionales.

« Ainsi, comme signes distinctifs de la race kalmouque qui, de génération en génération, s'est perpétuée dans le même climat, on distingue : un visage aplati, un nez écrasé, des lèvres minces, un menton imberbe, des yeux clignotants, un teint brun-roux et une noire chevelure.

« Le brun-roux, provenant de l'acide atmosphérique, se manifeste dans les régions froides, comme le brun-olivâtre, résultat de l'alcalin des

séves, se remarque dans les contrées chaudes.

« Sous l'action d'un climat chaud et humide, se dilatent les parties spongieuses du corps humain ; telle est l'origine des lèvres épaisses, des nez gros et retroussés. Pour tempérer la force des évaporations et s'opposer à l'absorption nuisible d'un air malsain, la peau se trouve huilée. La quantité ferrugineuse du sang, plus importante chez les nègres par suite des exhalaisons de l'acide phosphorique, teint de noir l'épiderme et donne une vigueur indispensable. En résumé, la chaleur humide développe puissamment l'organisme de tous les animaux.

« Le principe de la conformation peut seul déterminer un caractère de race, et, une fois établi, il ne saurait plus se transformer, car il s'est immiscé dans la faculté génératrice et il y domine. »

VI

PHYSIONOMIE DES NATIONS.

L'histoire naturelle des figures nationales forme l'un des fondements inébranlables et éternels de la physiognomonie.

Partout peuvent habiter la probité et la sagesse,

sous chaque climat comme sous chaque extérieur national, car Dieu ne considère ni la personne, ni le climat, et celui qui le respecte et l'honore lui est agréable, à quelque peuple ou à quelque climat qu'il appartienne ; mais il est évident que la liberté toute libre de Dieu, au moyen des causes médiatrices qui existent et opèrent dans chaque climat d'une manière déterminée quelconque, y crée, en général, des caractères tels qu'ils diffèrent d'autres caractères dans d'autres climats, et qu'apercevoir, d'un seul regard, ce concert aux mille voix de toutes les physionomies nationales, doit être pour lui, comme pour tout être raisonnable, un spectacle hautement intéressant.

Cette diversité infinie, mais aboutissant cependant à un seul et même but, durera et doit nécessairement durer éternellement. De quelque manière que tout s'ennoblisse, se transforme et se divinise, chaque chose ne s'ennoblira, ne se transformera et ne se divinisera toujours que d'après sa nature particulière et les conditions particulières de son développement, de même que, pour les individus, c'est une grâce divine et le gage d'une grâce éternelle, d'avoir reçu une physionomie plus intelligente et plus heureuse que d'autres individus, de même aussi c'est un libre acte de grâce pour des nations entières d'avoir reçu leur existence et leur développement sous un climat heureux, acte qui prépare à son auteur un culte éternel d'adoration et de reconnaissance. Cependant les produits les plus infimes de l'humanité ne doivent jamais désespérer ; eux aussi sont

les enfants du Père de tous, et l'aîné de tous les frères est leur frère à eux aussi ; leur frère qui, parmi toutes les races, toutes les nations élit et élira les compagnons de son règne.

Quelle riche et curieuse mine d'observations n'offrent pas les physionomies si variées, si distinctes, si spéciales des diverses nations ! Il ne nous est pas permis d'en explorer tous les nombreux filons ; que de nuances, en effet, depuis l'Esquimau jusqu'au Français !... Cependant nous allons exposer une collection des portraits les plus saillants et les plus caractéristiques. Galerie à peu près complète, qui renferme tous les types nationaux que le physionomiste ne saurait négliger.

En parcourant la surface de la terre, et en commençant par le Nord, on trouve, en Laponie, et sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes de petite structure, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes, qui paraissent avoir dégénéré de l'espèce humaine, ne laissent pas que d'être nombreux et d'occuper de très-vastes contrées. Les Lapons danois, suédois, moscovites et indépendants, les Jembliers, les Borandiens, les Samoiëdes, les Tartares septentrionaux, et peut-être les Ostiaques, dans l'ancien continent; les Groënlandais et les Sauvages, au nord des Esquimaux, dans l'autre continent, semblent être tous de la même race qui s'est étendue et multipliée le long des côtes des mers septentrionales, dans des déserts et sous un climat inhabitable pour toutes les autres nations. Tous ces peuples ont le visage

large et plat, le nez camus et écrasé, l'iris de l'œil jaune-brun et tirant sur le noir, les paupières retirées vers les tempes, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du visage étroit, les lèvres grosses et relevées, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs et lisses, la peau basanée; ils sont très-petits, trapus, quoique maigres, la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, et les plus grands n'en ont que quatre et demi. Cette race est, comme l'on voit, bien différente des autres; il semble que ce soit une espèce particulière, dont tous les individus ne sont que des avortons, car, s'il y a des différences parmi ces peuples, elles ne tombent que sur le plus ou le moins de difformités. Par exemple, les Borandiens sont encore plus petits que les Lapons, ils ont l'iris de l'œil de la même couleur, mais le blanc est d'un jaune plus rougeâtre; ils sont aussi plus basanés et ils ont les jambes grosses, au lieu que les Lapons les ont menues. Les Samoiëdes sont plus trapus que les Lapons, ils ont la tête plus grosse, le nez plus large et le teint plus obscur, les jambes plus courtes, les genoux plus en dehors, les cheveux plus longs et moins de barbe. Les Groënlandais ont la peau plus basanée qu'aucun des autres, ils sont couleur d'olive foncée; on prétend même qu'il y en a d'aussi noirs que les Éthiopiens. Chez tous ces peuples, les femmes sont aussi laides que les hommes. Celles du Groënland sont de fort petite taille, mais elles ont le corps bien proportionné; elles ont les cheveux plus noirs et la peau moins douce que les femmes sa-

moiëdes, leurs mamelles sont molles, et si longues qu'elles donnent à teter à leurs enfants pardessus l'épaule; le bout de ces mamelles est noir comme du charbon, et la peau de leur corps est couleur olivâtre très-foncée. Elles ont le visage large, les yeux petits, très-noirs et très-vifs, les pieds courts aussi bien que les mains; et elles ressemblent, pour le reste, aux femmes samoiëdes. Les Sauvages, au nord des Esquimaux, et même dans la partie septentrionale de l'île de Terre-Neuve, ressemblent à ces Groënlandais; ils sont, comme eux, de très-petite stature; leur visage est large et plat; ils ont le nez camus, mais les yeux plus gros que les Lapons. Non-seulement tous ces peuples se ressemblent par la laideur, la petitesse de la taille, la couleur des cheveux et des yeux, mais ils ont aussi tous à peu près les mêmes inclinations et les mêmes mœurs; ils sont tous également grossiers, superstitieux, stupides, et n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de religion ni d'un Être suprême; la plupart sont idolâtres et tous sont très-superstitieux. En examinant tous les peuples voisins de cette longue bande de terre qu'occupe la race lapone, on trouvera qu'ils n'ont aucun rapport avec cette race. Il n'y a que les Ostiaques et les Tonguses qui leur ressemblent. Les Samoiëdes et les Borandiens ne ressemblent point aux Russes; les Lapons ne ressemblent en aucune façon aux Finnois, aux Goths, aux Danois, aux Norvégiens; les Groënlandais sont tout aussi différents des Sauvages du Canada. Ces autres peuples sont grands et bien faits, et quoi-

qu'ils soient assez différents entre eux, ils le sont infiniment plus des Lapons. Mais les Ostiaques semblent être des Samoiëdes un peu moins laids et moins raccourcis que les autres, car ils sont petits et mal faits.

Les peuples de la Tartarie ont le haut du visage fort large et ridé, même dans leur jeunesse, le nez court et gros, les yeux petits et enfoncés, les joues fort élevées, le bas du visage étroit, le menton long et avancé, la mâchoire supérieure enfoncée, les dents longues et séparées, les sourcils gros qui leur couvrent les yeux, les paupières épaisses; la face plate, le teint basané et olivâtre, les cheveux noirs. Ils sont de stature médiocre, mais très-forts et très-robustes; ils n'ont que peu de barbe, et elle est par petits épis, comme celle des Chinois. Ils ont les cuisses grosses et les jambes courtes.

Les Kalmuques qui habitent dans le voisinage de la mer Caspienne, entre les Moscovites et les grands Tartares, sont, selon Tavernier, des hommes robustes mais les plus laids et les plus difformes qui soient sous le ciel : ils ont le visage si plat et si large que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq à six doigts. Leurs yeux sont extraordinairement petits, et le peu qu'ils ont de nez est si plat qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines. Ils ont les genoux tournés en dehors et les pieds en dedans. Les Tartares du Daghestan sont, après les Kalmuques, les plus laids de tous les Tartares. Les petits Tartares, ou Tartares-Nogais, ont perdu une partie de leur laideur parce qu'ils se sont mêlés avec les Circassiens; à mesure qu'on avance

vers l'Orient, dans la Tartarie independante, les traits des Tartares se radoucissent un peu, mais les caractères essentiels à leur race restent toujours, et enfin les Tartares-Mongoux, qui ont conquis la Chine, et qui, de tous ces peuples, étaient les plus policés, sont encore aujourd'hui ceux qui sont les moins laids et les moins mal faits ; ils ont cependant, comme tous les autres, les yeux petits, le visage large et plat, peu de barbe, mais toujours noire ou rousse, le nez écrasé et court. Parmi les Tartares-Kergissi et Tcheremissi, il y a un peuple entier dont les hommes et les femmes sont d'une beauté singulière (1).

Le sang tartare s'est mêlé d'un côté avec les Chinois et de l'autre avec les Russes orientaux, et ce mélange n'a pas fait disparaître en entier les traits de cette race, car il y a, parmi les Moscovites, beaucoup de visages tartares ; et quoiqu'en général cette nation soit du même sang que les autres nations européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus qui ont la forme du corps carrée, les cuisses grosses et les jambes courtes comme les Tartares.

Les Chinois ne sont pas, à beaucoup près, aussi différents des Tartares que le sont les Moscovites. Il n'est pas même sûr qu'ils soient d'une autre race ; la seule chose qui pourrait le faire croire, c'est la différence totale du naturel, des mœurs et des coutumes de ces deux peuples. Les Tartares, en général, sont naturellement fiers, belliqueux,

(1) Ce sont les Kabardinski.

chasseurs; ils aiment la fatigue et l'indépendance; ils sont durs et grossiers jusqu'à la brutalité. Les Chinois ont des mœurs tout opposées; ce sont des peuples mous, pacifiques, indolents, superstitieux, soumis, dépendants jusqu'à l'esclavage, cérémonieux, complimenteurs jusqu'à la fadeur et à l'excès. Mais si on les compare aux Tartares par les figures et les traits, on y trouve des caractères d'une ressemblance non équivoque. Ainsi, les Chinois ont les membres très-proportionnés, ils sont gros et gras; ils ont le visage large et rond, les yeux petits, les sourcils grands, les paupières élevées, le nez petit et écrasé; ils n'ont que sept ou huit épis de barbe noire à chaque lèvre et fort peu au menton.

Les habitants de la côte de la Nouvelle-Hollande, à 16 degrés 15 minutes de latitude méridionale et au midi de l'île de Timor, sont peut-être les gens du monde les plus misérables, et ceux de tous les humains qui approchent le plus des brutes. Ils sont grands, droits et menus; ils ont les membres longs et déliés, la tête grosse, le front rond, les sourcils épais; leurs paupières sont toujours à demi fermées, habitude qu'ils prennent dès leur enfance pour garantir leurs yeux des moucherons, qui les incommodent beaucoup, et, comme ils n'ouvrent jamais les yeux, ils ne sauraient voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête, comme s'ils voulaient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Ils ont le nez gros, les lèvres grosses et la bouche grande; ils s'arrachent apparemment les deux dents du devant de la mâchoire inférieure,

car elles manquent à tous, tant aux hommes qu'aux femmes, aux jeunes et aux vieux. Ils n'ont pas de barbe ; leur visage est long, d'un aspect très-désagréable, sans un seul trait qui puisse plaire ; leurs cheveux ne sont pas longs et lisses comme ceux de presque tous les Indous, mais ils sont courts, noirs et crépus comme ceux des Nègres de Guinée.

Il y a autant de variétés dans la race des noirs que dans celle des blancs. Ceux de Guinée sont extrêmement laids et ont une odeur insupportable. Ceux de Sofala et de Mozambique sont beaux et n'ont aucune mauvaise odeur. Il est donc nécessaire de diviser les noirs en différentes races, et on peut les réduire à deux principales : les Nègres et les Caffres. Ces deux espèces d'hommes noirs se ressemblent plus par la couleur que par les traits du visage ; leurs cheveux, leur peau, l'odeur de leur corps, leurs mœurs et leur naturel sont aussi très-différents. En examinant les peuples qui composent chacune de ces races noires, on y voit autant de variétés que dans les races blanches, et on y rencontre toutes les nuances du brun au noir, comme l'on trouve, dans les races blanches, toutes les nuances du brun au blanc. On préfère les Nègres d'Angola à ceux du Cap-Vert pour la force du corps, mais les derniers n'ont pas une odeur aussi mauvaise, à beaucoup près que les premiers, et ils ont aussi la peau plus belle et plus noire, le corps mieux fait, les traits du visage moins durs, le naturel plus doux et la taille plus avantageuse. Les Sénégalois sont, de tous les Nègres, les mieux

faits, les plus aisés à discipliner et les plus propres au service domestique. Les Nagos sont les plus humains, les Mondongos les plus cruels, les Mimes les plus résolus, les plus capricieux et les plus sujets à se désespérer. Les Nègres de Guinée ont l'esprit extrêmement borné; il y en a même plusieurs qui paraissent être tout à fait stupides, mais ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment, un bon cœur et le germe de toutes les vertus.

Les Hottentots ne sont pas de vrais Nègres, mais des hommes qui, dans la race noire, commencent à se rapprocher du blanc, comme les Maures, dans la race blanche, commencent à se rapprocher du noir. Ces Hottentots sont au reste des espèces de Sauvages. Ils ont tous le nez fort plat et fort large, les lèvres fort grosses, surtout la supérieure, les dents fort blanches, les sourcils épais, la tête grosse, le corps maigre, les membres menus.

Les Sauvages du Canada, et de toute la profondeur des terres jusqu'aux Assiniboïls, sont assez grands, robustes, forts et assez bien faits; ils ont tous les cheveux et les yeux noirs, les dents très-blanches, le teint basané, peu de barbe, et point ou presque point de poil en aucune partie du corps; ils sont durs et infatigables à la marche, très-légers à la course; ils supportent aussi aisément la faim que les plus grands excès de nourriture. Ils sont hardis, courageux, fiers, graves et modérés; enfin, ils ressemblent si fort aux Tartares orientaux, par la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, par le peu de barbe et de poil,

et aussi par le naturel et les mœurs, qu'on les croirait issus de cette nation, si on ne les regardait pas comme séparés les uns des autres par une vaste mer; ils sont aussi sous la même latitude, ce qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur, sur la figure et même aussi sur le caractère, l'esprit et les mœurs des hommes.

Les Américains sont surtout remarquables en ce que les sourcils manquent à un grand nombre et la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils soient affaiblis dans l'organisation de la génération, puisque les Tartares et les Chinois ont à peu près ce même caractère, et il s'en faut de beaucoup que ces peuples ne soient très-féconds et très-portés à l'amour. Toutefois, il faut rappeler ici ce que nous avons dit plus haut, que les Chinois et les Tartares ne sont pas absolument imberbes, car il leur croît à la lèvre supérieure, vers l'âge de trente ans, une moustache en pinceau, et quelques épis au bas du menton. Outre les Esquimaux, qui diffèrent par le port, la forme, les traits et les mœurs des autres Sauvages du nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Alkansans, qui ont la taille haute, les traits bien dessinés, sans le moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre et la chevelure fine et blonde, tandis que les peuples qui les environnent sont d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux noirs et les cheveux couleur d'ébène, d'un poil extrêmement gros et rigide. Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée, mais, quoique trapus, ils sont assez

bien faits. Il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres qui sont sourds, imbéciles, aveugles, muets, et d'autres auxquels il manque quelque membre en naissant. Ce sont apparemment les travaux excessifs imposés par la barbarie des Espagnols qui produisent au Pérou tant d'hommes défectueux. A juger du goût et de la fureur des Américains pour se contrefaire et se défigurer, on croirait qu'ils sont tous mécontents des proportions de leur corps et de leurs membres. Il n'est pas un seul peuple dans cette quatrième partie du monde, qui n'ait adopté la coutume de changer, par artifice, ou la forme des lèvres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, et de lui imprimer une figure extraordinaire.

Les Mogols et les autres peuples de la presqu'île de l'Inde ressemblent assez aux Européens par la taille et par les traits, mais ils en diffèrent plus ou moins par la couleur. Les Mogols sont olivâtres, quoique, en langue indienne, *mogol* veuille dire *blanc*. Les femmes y sont extrêmement propres et elles se baignent très-souvent; elles sont de couleur olivâtre comme les hommes, et elles ont les jambes et les cuisses fort longues et le corps assez court, ce qui est le contraire des femmes européennes.

Si nous examinons les peuples qui habitent sous un climat plus tempéré, nous trouverons que ceux des provinces septentrionales du Mogol et de la Perse : les Arméniens, les Turcs, les Géorgiens, les Mingréliens, les Circassiens, les Grecs, et tous les peuples de l'Europe, sont les hommes les plus

beaux, les plus blancs et les mieux faits de toute la terre, et que, quoiqu'il y ait fort loin de Cachemire en Espagne, ou de la Circassie à la France, il ne laisse pas d'y avoir une singulière ressemblance entre ces peuples si éloignés les uns des autres, mais situés à une égale distance de l'équateur. Le sang de Géorgie est encore plus beau que celui de Cachemire. On ne voit pas un laid visage dans ce pays, et la nature a répandu sur la plupart des femmes des grâces qui n'existent pas ailleurs. Elles sont grandes, bien faites, extrêmement déliées de la ceinture, et elles ont une charmante figure. Les hommes sont aussi fort beaux. Ils ont naturellement de l'esprit, et ils seraient capables des sciences et des arts, mais leur mauvaise éducation les rend très-ignorants et très-vicieux, et il n'y a peut-être aucune contrée au monde où le libertinage et l'ivrognerie soient à un si haut degré qu'en Géorgie. Mais, malgré tous leurs vices, les Géorgiens se montrent civils, humains, graves et modérés; ils ne se mettent que très-rarement en colère, quoiqu'ils soient ennemis irréconciliables lorsqu'ils ont conçu de la haine contre quelqu'un. Les Mingréliens sont aussi beaux et aussi bien faits que les Géorgiens ou les Circassiens, et il semble que ces trois peuples ne fassent qu'une seule et même race d'hommes.

Les Turcs sont des hommes robustes et assez bien construits; il est même assez rare de trouver parmi eux des bossus et des boiteux. Les femmes sont ordinairement belles, bien faites et sans défauts. Elles sont fort blanches, parce qu'elles sor-

tent peu, et, quand elles sortent, elles sont toujours voilées.

Les habitants de la Judée ressemblent aux autres Turcs ; seulement ils sont plus bruns que ceux de Constantinople ou des côtes de la mer Noire, comme les Arabes sont aussi plus bruns que les Syriens, parce qu'ils sont plus méridionaux.

Il en est de même des Grecs ; ceux de la partie septentrionale de la Grèce sont très-blancs, ceux des îles ou des provinces méridionales, bruns. Les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les Corses, les Sardes et les Espagnols, étant situés à peu près sous le même parallèle, sont assez semblables pour le teint. Tous ces peuples sont plus basanés que les Français, les Anglais, les Allemands, les Polonais, les Moldaves, les Circassiens et tous les autres habitants du nord de l'Europe jusqu'à la Laponie, où, comme nous l'avons fait observer, on trouve une autre espèce d'hommes.

Les Espagnols sont maigres et assez petits. Ils ont la taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées, mais leur teint est jaune et basané. Les petits enfants naissent fort blancs et sont fort beaux ; et, en grandissant, leur teint change d'une manière surprenante, l'air les jaunit et le soleil les brûle ; aussi est-il aisé de reconnaître un Espagnol de toutes les autres nations européennes.

N'est-il pas singulier que les juifs portent sur eux, dans les quatre parties du Monde, le caractère de l'Orient, leur patrie commune, c'est-à-dire la chevelure courte, noire, crépue, le teint brun, le

menton pointu et les lèvres grosses à la ligne centrale fortement dessinée? Leur langage précipité, leur allure vive et brève paraissent provenir de la même source.

Parmi tant de peuples divers qui sont soumis au sceptre russe, en laissant de côté les habitants de la vaste Sibérie, et n'examinant que les Russes proprement dits, qui s'étendent depuis les frontières de la Finlande, de l'Esthonie et de la Livonie jusqu'aux confins de l'Asie, ce qui frappe le plus dans cette nation au premier abord c'est sa force étonnante. Elle s'annonce par une large poitrine et un cou colossal qui rappelle celui de l'Hercule Farnèse. La chevelure et la barbe sont noires, épaisses et rudes; les yeux enfoncés et noirs comme du jais; le front étroit se termine près du nez par une courbure. Quelquefois la bouche est fine, mais plus souvent grossière, largement fendue et bordée de grosses lèvres. Chez les femmes, les os solides de leurs joues, leurs tempes rentrantes, leur nez camus joignant un front recourbé, n'offrent guère les traits d'une beauté idéale. A un certain âge, les deux sexes prennent aisément de l'embonpoint. Leur vertu prolifique passe toute croyance.

Les Ukranéens, dont sont formés la plupart des régimentsde Cosaques, diffèrent presque autant des autres Russes que les juifs des chrétiens. Ils ont ordinairement des nez aquilins; ils sont bien faits, sensuels, paisibles et assez industrieux. Cela provient de ce que, depuis bien des siècles, ils vivent en société, soumis à un gouvernement régulier, et

adonnés à l'agriculture dans un pays très-fertile, sous un ciel à peu près aussi tempéré que celui de la France. Indépendamment de leur forte constitution, ces peuples montrent une grande adresse dans les exercices du corps et beaucoup de finesse d'esprit. C'est du vif-argent contre du plomb quand on les compare à nos gens du vulgaire, et l'on ne conçoit pas que nos ancêtres aient pu les appeler stupides!

L'Allemand est honteux de ne pas tout savoir; l'idée d'être pris pour un ignorant l'effraye, et pourtant sa retenue lui donne souvent l'air d'un homme borné. Il se montre fier d'un jugement solide et de mœurs pures. Il est excellent soldat, et le plus érudit peut-être de toute l'Europe. Il est inventeur, mais il s'en targue si peu que les étrangers se sont attribué l'honneur de ses découvertes pendant des siècles sans qu'il s'en soit douté. Sa figure ne fait pas de loin l'effet d'une peinture à fresque, elle demande à être étudiée de près. Sa bonhomie et sa bienveillance sont souvent voilées sous un air morose, et il faut beaucoup d'attention pour saisir la diversité de ses traits. Difficile à émouvoir, il ne parle guère de lui-même que le verre en main. Rarement il connaît son propre mérite, et il est tout surpris quand on lui en trouve. La candeur, l'amour du travail et la discrétion forment les trois colonnes de son caractère. L'esprit n'est pas son affaire, mais il se nourrit de sentiment. Le beau moral est le vernis dont il veut que brillent toutes les œuvres d'art; de là son extrême indulgence pour tant de monstres qui portent ce

masque. Son génie épique et lyrique suit une route solitaire, dans laquelle il se laisse égarer par des fantômes gigantesques, et difficilement guider par des apparitions lumineuses. Modéré dans la jouissance des biens de cette vie, il a peu de penchant à la sensualité, et il fuit les excès. D'un autre côté, il est toujours roide, compassé et moins sociable que ses voisins.

Parmi toutes les nations, le Français est sanguin par excellence. Bon, léger, avantageux et ingénu il conserve une heureuse gaieté jusque dans la vieillesse la plus avancée. Toujours prêt à saisir le plaisir, il est l'homme de société le plus parfait. Il se permet bien des licences, mais il en permet autant aux autres, pourvu qu'ils se reconnaissent étrangers, et lui laissent l'honneur d'être Français. Sa démarche est dansante, son langage sans accent, son oreille sans justesse. Son imagination poursuit les détails des objets avec la rapidité d'une pendule à secondes, mais elle produit rarement ces coups forts et distincts, capables de réveiller l'attention d'une nation. L'esprit est son apanage. Sa figure ouverte annonce, de prime abord, mille choses aimables. Il ne sait point se taire. Sa bouche est-elle fermée, ses yeux et les muscles de son visage parlent encore; aussi sa loquacité est-elle parfois étourdissante; mais sa bonté naturelle voile tous ses défauts. Quelque distinguée que soit sa figure, elle est difficile à décrire, car aucune nation n'a si peu de traits marqués et tant de mobilité. Le Français sait tout exprimer par sa physionomie et par son geste, et il ne peut rien déguiser.

L'Anglais a la démarche droite, et quand il se tient debout, il est d'une roideur immobile. Avec des nerfs vigoureux, il résiste aux exercices violents. Ce qui le distingue spécialement des autres peuples, ce sont les muscles arrondis et égaux de son visage. Dans le silence et le repos, sa physionomie ne révèle pas l'esprit et les capacités qu'il possède à un degré éminent. Son œil se tait et ne cherche pas à plaire; son caractère est simple comme son costume. Il ne ruse point, mais se tient sur ses gardes, et il n'y a qu'un sot qui puisse tenter de le duper.

Trop brave pour chercher querelle, il ne se possède plus dès qu'il est irrité. Comme il ne se soucie pas de paraître différent de ce qu'il est, il déteste les prétentions de ceux de ses voisins qui se parent d'avantages qu'ils ne possèdent point. Jaloux de son existence privée, il s'inquiète peu de l'opinion publique, quitte à passer pour original. Son imagination ressemble au feu de la houille; sans jeter ni flamme ni éclat, elle produit une chaleur durable. L'Anglais a une patience opiniâtre dans les inventions. Invariable dans ses principes, c'est cette persévérance qui a créé et soutenu son esprit national, les lois de son gouvernement; développé son commerce, son industrie et sa puissance maritime. Sa probité le rend observateur religieux de sa parole. Il n'est pas libertin par goût, mais il affiche quelquefois la théorie du vice.

Paisible, apathique, borné, le Hollandais semble ne rien vouloir. Sa démarche et son regard n'expriment rien, et l'on peut converser des heures



JULES CÉSAR, PAGE 122.

entières avec lui sans qu'il lui arrive d'émettre une opinion. Il n'est pas homme à s'embarquer sur la mer orageuse des passions; il y verrait naviguer toutes les nations qu'il ne s'émotionnerait pas. La possession et le repos sont ses idoles, et il s'occupe uniquement des arts capables de les lui procurer. Ce principe de s'assurer la propriété tranquille de ce qu'il a acquis, constitue même l'essence de ses lois politiques et commerciales. Peu préoccupé des contestations de ses voisins sur des sujets intellectuels, il est très-tolérant, pourvu qu'on ne touche ni à son commerce ni à son culte. Le type dominant de cette nation reparaît dans ses ouvrages philologiques; poésie et imagination l'intéressent fort peu. Un front haut, des yeux à demi fermés, un nez charnu, des joues pendantes, une bouche béante, des lèvres plates, un large menton, tels sont les traits prédominants du Hollandais.

La physionomie de l'Italien est toute âme; son langage une exclamation et une gesticulation continuelles. Il est admirablement fait, car dans son pays réside la beauté. Un front court, les os de la joue bien prononcés, un nez accentué, une bouche élégante attestent ses droits de parenté avec l'ancienne Grèce. Le feu de son regard prouve jusqu'à quel point le développement des facultés intellectuelles dépend des influences d'un heureux climat. Son imagination toujours active sympathise avec tout ce qui l'environne. Son esprit semble un reflet de la création entière. Enfin, chez l'Italien tout est poésie, musique et chant, et le sublime de l'art

est sa propriété. La populace seule peut, en Italie, passer pour perfide; dans tout le reste de la société on rencontre les sentiments les plus honnêtes et les plus généreux.

Les Suisses n'ont pas, à l'exception de leur franc regard, de physionomie nationale. Ils diffèrent entre eux autant que les peuples les plus éloignés les uns des autres. Ainsi, le paysan de la Suisse française et celui d'Appenzel ne se ressemblent aucunement, et chaque canton présente des divergences très-sensibles. Par exemple, le Zurichois est d'une taille moyenne, plutôt maigre que gras, ou bien donnant dans l'un de ces deux extrêmes; nez ordinaire, yeux sans vivacité; traits ni hardis ni timides. Sans compter de beaux hommes, la jeunesse est charmante, mais elle dégénère de bonne heure. Le Bernois est d'une stature droite et élevée; il a le teint clair, la chair molle et l'air résolu. D'ordinaire, les dents de la rangée supérieure sont d'une éclatante blancheur, et sont régulièrement alignées. Le Bâlois a une forme de visage plus ronde, plus pleine, plus tendue; son teint tire sur le jaune-blanc, et ses lèvres molles ferment mal. Les habitants de Shaffhouse ont les os forts, les yeux enfoncés, les faces latérales du front divergentes au-dessus des tempes, les joues pleines, la bouche grande, charnue et béante. En général, ils sont plus vigoureusement membrés que les Zurichois, dont tout le canton offre des hommes à peu près semblables, indépendamment de l'habillement qui, lui aussi, est un signe physiognomonique.

Signalons, en terminant cette revue, un fait singulier qui n'échappe à l'observation de personne, c'est que, dans les quatre parties du monde, les juifs conservent toujours les caractères distinctifs de l'Orient, leur première patrie. Leur teint est hâlé; leurs cheveux sont noirs, courts et frisés; leur langage rapide, la brusquerie et la précipitation qu'ils mettent dans tout ce qu'ils font, semblent remonter à la même origine.

Ainsi, l'histoire naturelle des physionomies nationales, offre une étude toute philosophique, principale base de la physiognomonie.

Dieu, il est vrai, n'a égard ni à la personne ni au climat; il récompense les cœurs honnêtes quels que soient leur nation et leur pays. Néanmoins, chaque climat, par ses propres éléments, produit des caractères essentiellement distincts, et le rapport harmonique des diverses nations doit présenter, aux yeux du Créateur et de ses créatures raisonnables, le spectacle le plus intéressant et le plus instructif. Cette variété infinie, et pourtant uniforme, se perpétuera en toute éternité. Les choses de ce monde pourront changer, mais elles dériveront toujours de leur essence primitive et resteront fidèles à leur caractère original. Jamais une espèce ne s'absorbera dans une autre espèce; jamais un être ne se métamorphosera en un autre être.

Or, s'il est incontestable qu'une belle physionomie et une riche organisation sont de véritables faveurs du ciel pour chaque individu qui les a reçues en partage, combien une nation ne doit-

elle pas reconnaître et apprécier le bonheur d'être placée dans un climat qui seconde et développe toutes les facultés physiques et intellectuelles ?

Quant à vous, enfants disgraciés, qui ne participez point à ces bienfaits, consolez-vous et prenez courage. Fils d'un même père, vous avez été rachetés par un même Rédempteur qui a choisi les vassaux de son royaume infini dans toutes les générations, dans tous les climats, parmi toutes les nations !

En résumé, l'homme est créé d'après une seule forme fondamentale, laquelle, il est vrai, se dérange et se modifie d'une infinité de manières, mais qui cependant, semblable au pantographe, reste toujours en proportion symétrique et parallèle. Or, tout homme qui, sans violent accident extérieur, ne se trouve pas dans le parallélisme de l'humanité universelle, est un monstre ; plus au contraire il se trouve dans le parallélisme horizontal et perpendiculaire de la configuration humaine, plus il est parfait, humain et divin.

VII

PHYSIONOMIE DES FAMILLES.

Comment se fait-il que les physionomies de famille se conservent d'une génération à l'autre et se reproduisent toujours avec une ressemblance si distincte, qu'après avoir mêlé plusieurs portraits de famille parmi un grand nombre d'autres pris au hasard, on peut les retrouver sans peine? Vouloir l'expliquer entièrement, ce serait vouloir expliquer le secret irrésolvable de l'existence, aussi bien qu'en douter ce serait douter du soleil. Quelque étonnante et ordinaire que soit cette ressemblance entre les parents et leurs enfants, les rapports de la ressemblance des caractères et de celle des figures n'ont cependant jamais été parfaitement étudiés et définis.

Voici néanmoins le résultat d'observations consciencieuses et positives.

I. Lorsque le père est stupide au dernier degré et la mère intelligente, les enfants sont doués d'une extrême intelligence.

II. Si le père est naturellement bon, les enfants

ont, pour la plupart, de louables dispositions, et ils ont au moins presque toujours beaucoup de bonté.

III. Les fils paraissent tenir de leur père, s'il est bon, leur caractère moral; et, de leur mère, leur caractère intellectuel. — Les filles héritent plutôt du caractère de leur mère.

IV. Quiconque veut bien reconnaître la ressemblance des enfants et des parents, doit l'observer immédiatement une ou deux heures après leur naissance; c'est alors qu'on voit avec facilité à qui l'enfant ressemble, quant à la configuration fondamentale. — Cette première ressemblance si véritable s'efface ordinairement plus tard et ne reparaît souvent qu'après plusieurs années, souvent même seulement après la mort.

V. Si les enfants gagnent indubitablement en ressemblance avec leurs parents, à mesure qu'ils avancent en âge, on peut observer la même progression quant à la ressemblance des caractères. — Quoique très-souvent le caractère des enfants semble différer de celui de leurs parents, malgré leur mutuelle ressemblance physique, on trouvera cependant toujours que cette dissemblance provient davantage de la différence des circonstances extérieures, et qu'il faut que cette dernière soit considérable pour que la ressemblance physique n'en triomphe pas tôt ou tard.

VI. Du père naissent la solidité et l'espèce — non la forme — des os et des muscles; de la mère

naît l'espèce des nerfs et la forme du visage, si toutefois son imagination et son amour conjugal ont pris des racines vitales dans les traits du mari.

VII. Certaines formes de visage chez les enfants semblent participer de la ressemblance paternelle et de la ressemblance maternelle. Dans ce cas la prépondérance de l'amour du père ou de celui de la mère, et les rapports plus ou moins assidus avec l'un ou avec l'autre, exercent une influence décisive.

VIII. Toutes les taches de mère et leurs phénomènes sont déterminés par l'imagination de la mère. — Les enfants ressemblent davantage à leur père, quand la mère joint une imagination ardente à son amour ou à sa déférence pour son mari; c'est donc — comme il a été dit plus haut — la matière forte et vitale qui revient au père, tandis que les qualités affectueuses, les émotions nerveuses, la forme et l'animation de la figure appartiennent à la mère. Or, quand — dans un certain moment décisif — la mère entrevoit l'image de son époux puis subitement la sienne, cette transition peut décider du plus ou moins de ressemblance des enfants avec leur père ou avec leur mère.

IX. Certaines formes, certains traits du visage existent très-longtemps, d'autres s'effacent vite. Les plus belles ou les plus laides figures des pères ne subsistent pas le plus longtemps chez les fils; les figures insignifiantes durent peu aussi dans les familles. Ce sont les formes de figures, grandes ou

petites, qui se transmettent et se perpétuent plus aisément.

X. Les parents au nez petit ont des enfants à grand nez, presque sans exception. Le père ou la mère ont-ils le nez très-fort, il en sera de même pour un des enfants, et un pareil nez se perpétuera dans la famille, surtout s'il a été le partage de la lignée féminine. Il adviendra peut-être qu'il gardera incognito pendant plusieurs années, mais tôt ou tard il se produira, et principalement un ou deux jours après la mort il rappellera parfaitement son original.

XI. Si la mère a les yeux ardents, on peut être assuré que presque tous ses enfants en hériteront; car l'imagination d'une mère se mire amoureusement dans ses propres yeux. Aussi le sentiment physiognomonique doit-il s'attacher plus spécialement aux yeux qu'au nez et aux autres traits de la figure. — Si les femmes s'appliquaient à étudier la physionomie des traits de leur visage, peut-être ces derniers se transmettraient-ils avec la même facilité.

XII. Les fronts courts et voûtés se transmettent communément, mais sans durer très-longtemps.

XIII. Il est encore avéré et inexplicable que des physionomies fortement dessinées de personnes très-fécondes disparaissent sans postérité ressemblante, tandis que d'autres moins accentuées ne périssent jamais.

XIV. Il n'est pas moins vrai qu'une physiono-

mie paternelle ou maternelle, s'efface quelquefois tout entière dans les enfants pour reparaître chez les enfants de ces enfants.

XV. Des divers tempéraments, il n'en est pas qui se transmette aussi facilement que le sanguin; la légèreté du caractère l'accompagne, et quand une fois elle s'est implantée dans une famille, il faut d'incroyables efforts pour l'en faire sortir.

XVI. Le tempérament mélancolique du père se transmet aisément par la crainte qu'a la mère de voir son enfant en hériter. Ceci a lieu surtout, lorsque — dans un moment décisif — une telle appréhension vient subitement à la mère. Mais le tempérament mélancolique se transmettra moins facilement si l'appréhension de la mère est continuelle et réfléchie. Ainsi des mères redoutant pendant tout, ou presque tout le temps de leur grossesse, de donner le jour à un enfant difforme ou couvert de taches de mères, parce qu'elles se rappellent avoir aperçu des objets hideux et repoussants, créent presque toujours des enfants très-bien faits et sans nulle tache, précisément parce que leur crainte était imaginaire et qu'elle ne provenait pas d'une apparition soudaine, leur faisant éprouver l'horreur et le dégoût.

XVII. Dès que le tempérament colérique s'est implanté dans une famille par le père et par la mère, il pourra s'écouler des siècles entiers avant de s'atténuer.

XVIII. Le tempérament flegmatique est plus dif-

ficile à se transmettre, lors même que père et mère en sont possédés; car il est des moments dans la vie où l'homme flegmatique, si rarement agissant, met en jeu toute sa force et toute son âme, et ses mouvements produisent des effets durables.

XIX. Rien ne se propage aussi sûrement que l'activité et l'application, si toutefois elles dérivent de l'organisation des parents, et du besoin qu'ils éprouvent d'agir et de s'agiter. Bien des années se succéderont avant que disparaisse la descendance d'un couple conjugal actif travaillant, pour gagner sa vie, et surtout par la loi impérieuse de l'activité; car les mères les plus laborieuses sont aussi les plus fécondes.

XX. Plus l'amour véritable dominera dans le cœur des parents, plus ces cœurs seront doués de douceur, d'affection pure, de fidélité, plus aussi l'affinité du père et de la mère se confondront naturellement. De leur côté les physionomies des enfants obtiendront bien mieux les traits de leurs parents. En effet, un tel amour, une telle sympathie supposent une imagination assez puissante pour recevoir les formes de l'objet aimé.

VIII

PHYSIONOMIE DES AGES.

Chaque mortel porte avec lui son acte de naissance.

Les révolutions physiques que l'âge suscite dans le corps, laissent des traces ineffaçables sur la face, en décomposent sa forme, son volume, sa couleur, sa consistance.

L'enfant a la face courte, large, ramassée, le front saillant, les joues grasses et lisses, les lèvres fraîches et vermeilles, la peau tendue, douce et rosée, tous les contours arrondis et gracieux.

Chez l'adolescent, les os de la face reçoivent un notable développement; le nez se dessine; les joues s'allongent; un léger duvet commence à poindre; le regard prend de l'assurance et du caractère; les couleurs s'effacent quelque peu; la physionomie acquiert de l'expression, et les sensations ébauchent déjà les empreintes dont, plus tard, la face sera sillonnée.

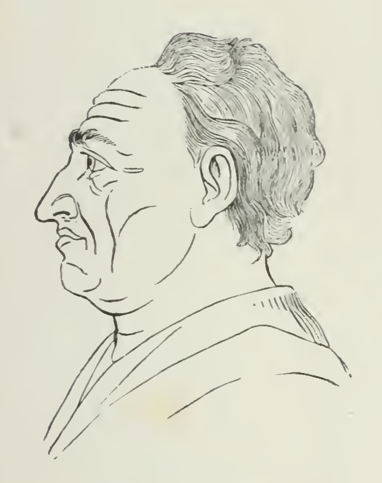
Dès qu'on devient homme, les traits, alors dans tout leur développement, sont plus prononcés, mais

moins mobiles. La physionomie accuse, à cette époque de la vie, tous les indices de la nation, de la famille, du tempérament et du caractère. Si les formes sont moins douces, elles sont plus belles, et elles se conservent plus ou moins longtemps dans leur pureté et dans leur conservation, selon la vivacité des passions et les chances de la vie.

La physionomie du vieillard s'éteint; ses traits s'endurcissent; la peau se sèche et se ride; ses yeux perdent leur éclat et leur vivacité; ses traits s'affaissent; ses formes deviennent anguleuses, et toute sa face manque de force et de mobilité.

La mort enfin détruit entièrement l'expression de la physionomie. Mais il est à remarquer que les visages des morts, — quelques heures après le décès, et selon la maladie à laquelle ils ont succombé, — ont un dessin plus précis, mieux proportionné, plus symétrique, plus homogène et plus noble.

N'y aurait-il pas une physionomie fondamentale commune à tous les hommes, physionomie troublée, emportée par le flux et le reflux des événements et des passions, mais qui, peu à peu, se rétablit par le repos de la mort, comme l'eau troublée redevient limpide lorsqu'elle reste sans être remuée?



LE COLÉRIQUE.

IX

PHYSIONOMIE DES TEMPÉRAMENTS.

De même que chaque mortel a sa propre forme et sa propre physionomie, de même chaque corps humain, ou plutôt chaque corps en général, est composé, d'après des règles fixes, de différents ingrédients, homogènes et hétérogènes, et il est incontestable que dans la Haute Sagesse de Dieu il existe, pour chaque être, une formule de préparation, une ordonnance particulière qui détermine la durée de sa vie, le genre de sa sensibilité et de son activité, d'où il suit que chaque corps a son propre tempérament individuel, son propre degré d'irritabilité et d'élasticité.

Il est également incontestable que *l'humidité, la sécheresse, la chaleur* et *le froid*, sont les quatre qualités principales du corps et que ces qualités ont pour base *l'eau, la terre, le feu* et *l'air*.

De là naissent naturellement quatre *tempéraments* principaux : *le colérique*, où la chaleur domine; *le flegmatique*, où l'humidité l'emporte; *le sanguin*, où l'air est plus puissant; *le mélanco-*

lique, où la terre prévaut. C'est-à-dire que l'élément dominant est celui dont il entre le plus d'ingrédients dans la composition de la masse du sang et de la séve des nerfs, et ils s'y infusent en substances infiniment subtiles et presque volatiles, qui exercent une action directe sur le moral

Toutefois, en admettant ce système rationnel, il faut convenir que ces quatre éléments principaux étant susceptibles de changements et de mélanges à l'infini, il en résulte plusieurs tempéraments dont le principe dominant sera souvent très-difficile à reconnaître, d'autant plus que le concours et l'attraction réciproque de ces éléments peuvent aisément produire ou détacher une nouvelle puissance prédominante, et si variée, si compliquée peut-être qu'aucune des dénominations reçues ne lui conviendra. Puis, en outre, n'existe-t-il pas dans la Nature quantité d'éléments ou de substances qui peuvent servir à la composition des corps et qui ne sont proprement ni eau, ni air, ni feu, ni terre? Substances dont on ne tient pas assez compte dans les théories des tempéraments, et qui, cependant, occupent une place très-réelle dans la Nature. Tels sont, par exemple, l'huile, le mercure, l'éther, le fluide électrique, le fluide magnétique, etc. Supposez seulement trois ou quatre de ces nouveaux éléments, — il peut en exister des centaines, — combien alors ne produiront-ils pas de nouvelles classes de tempéraments et quelle multitude de subdivisions n'en naîtra-t-il pas?

Mais puisque la Science, en fait de tempéraments, n'a pas encore été au delà du connu.



LE FLEGMATIQUE.



LE SANGUIN.

6.

renfermons-nous dans les quatre tempéraments qu'elle a classés et déterminés, et donnons-en l'explication physiognomonique.

Tous les contours du profil du visage ou du corps humain en général, présentent des lignes caractéristiques que l'on peut considérer de deux manières différentes : suivant leur *nature intérieure* et d'après leur *position*. — Leur nature intérieure est de deux sortes : droite ou courbe; l'extérieure est : perpendiculaire ou oblique. L'une et l'autre ont plusieurs subdivisions qu'il est facile de classifier. Au surplus les tempéraments sont reconnaissables dans de simples contours, sans couleur, sans vie et sans regard même, quoiqu'il ne faille pas exclure du diagnostic des tempéraments l'expression significative du regard humain.

Le tempérament *colérique* porte le sourcil épais, la pointe du nez anguleuse, les lèvres minces, mais son caractère distinctif réside dans l'œil, soit que le globe s'avance ou qu'il laisse apercevoir beaucoup de blanc au-dessous de la prunelle; soit que la paupière supérieure se retire au point qu'elle disparaisse à mesure que l'œil s'ouvre, ou que l'œil enfin soit très-enfoncé et que les contours en soient déterminés, fermes et non arrondis. Ajoutez à ces signes un regard vif et assuré, un teint brun ou jaunâtre, les cheveux noirs ou bruns, rudes et bien plantés, et de belles dents.

Les contours du *flegmatique* sont lâches, émoussés, pendants et peu tendus; ceux des yeux sont voûtés. La lèvre inférieure en saillie est un signe

toujours caractéristique, car c'est un effet de l'abondance et non du manque des humeurs. Le regard du flegmatique manque de vivacité et son teint de coloris; ses cheveux sont blonds ou châtains, rares souvent et presque toujours plats; ses dents irrégulières sont d'une nuance bleuâtre.

L'homme *sanguin* a le visage plein, le teint fleuri, les lèvres fraîches et vivement colorées, de belles dents placées avec ordre. Ses cheveux blonds ou d'un châtain clair sont presque toujours touffus. Ses yeux, le plus souvent bleus, expriment la gaieté, le penchant aux plaisirs et une aimable insouciance. Ainsi l'ensemble de cette physionomie est empreint de franchise, de bonheur et de volupté.

Le *mélancolique* se reconnaît principalement à son nez qui s'incline vers sa bouche presque toujours fermée. Ses narines sont petites; ses lèvres minces, et l'inférieure saillante; son menton est petit, ni trop émoussé, ni trop charnu. Il a le front sillonné de petits plis en sens opposé, les cheveux bruns et clairsemés, le regard triste et ordinairement baissé, les joues creuses, le teint blême et les traits doués d'une excessive mobilité. Il est rare que ses dents soient blanches et bien rangées.

Des études de tous les physionomistes sur les divers tempéraments, il résulte les prescriptions suivantes.

Évitez, autant que possible, d'établir des relations immédiates entre deux tempéraments contraires et ménagez toujours l'intervention d'un



LE MÉLANCOLIQUE.

troisième qui les contre-balance. Ainsi un homme colère ne doit pas traiter avec un autre colère, sans le secours d'un flegmatique-sanguin; un sanguin se gâtera en se liant avec quelqu'un qui le sera autant que lui, et un tempérament très-colère fatiguera le flegmatique jusqu'à l'épuiser, en excitant en lui une trop grande tension. Gardez-vous aussi de rapprocher le sanguin du mélancolique, et ne mettez jamais celui-ci à côté d'un colère, sans leur donner pour médiateur un sanguin-flegmatique.

Le colère-mélancolique est le plus enclin à l'amitié et le sanguin-flegmatique le plus propre au mariage.

N'exigez pas d'un tempérament quelconque, ni immédiatement, ni trop fréquemment, ni trop longtemps de suite, des choses qui lui sont diamétralement opposées, et ne lui proposez pas davantage celles qui sont trop en conformité avec lui. Dans le premier cas, il se rebute; dans le second, il se néglige.

Il n'y a pas de vertu à suivre l'impulsion du tempérament, mais il est dangereux de lutter constamment avec lui.

X

PHYSIONOMIE DES MALADIES.

Les caractères physiologiques des différentes maladies auxquelles chaque constitution, chaque corps est plus ou moins disposé, présentent une étude excessivement curieuse qui n'a pas été tentée jusqu'ici, quoique tout médecin instruit et consciencieux reconnaisse que les germes et les symptômes maladifs se reflètent d'une façon distincte sur chaque physionomie, et qu'il mette à profit les renseignements de la séméiotique, tirés des règles de la physiognomonie.

Cette étude demanderait, à elle seule, un énorme volume, et nous en présenterons seulement ici l'ensemble par lequel on jugera de l'importance d'une telle œuvre qui, nous l'espérons, ne peut tarder à être entreprise. En effet, de quelle utilité ne serait pas une diététique appuyée sur la physiognomonie, une séméiotique fondée sur la nature et la structure du corps pour toutes les maladies possibles ou vraisemblables!

Il est depuis longtemps avéré qu'en examinant

soigneusement les parties solides et les contours de beaucoup de malades, on aperçoit d'avance — dans l'état de pleine santé — les caractères des maladies même les plus dangereuses, auxquelles le corps a une malheureuse propension.

Cette physionomie des maladies se communique à toute l'étendue du corps, mais plus particulièrement aux traits, à l'air, aux signes du visage qui font juger de la nature de la maladie, de ses variations et de ses progrès, car le malade a presque toujours la mine accusatrice de sa maladie.

I. Cela se voit dans les fièvres chaudes, étiques et bilieuses; dans les pâles couleurs; dans la jaunisse ordinaire et dans la jaunisse noire; dans l'hystérie; dans les maladies des vers et surtout du ver dit solitaire.

II. Dans les fièvres chaudes, plus la face perd de son air naturel, plus il y a de danger.

III. Des yeux troublés, des lèvres pendantes et blêmes sont de fâcheux symptômes dans les fièvres chaudes, parce qu'ils supposent une grande débilitation; le danger est imminent quand le visage déchoit subitement.

IV. Dans les ravages du mal vénérien les révélations de la face ne sauraient échapper à l'observateur le moins attentif.

V. Tout homme, dont le visage était habituellement doux et serein, et qui, le visage en feu, fixe d'un œil inquiet et effaré, dénote un dérangement d'esprit.

VI. Dans les inflammations de poitrine, le visage pâlit, le regard s'égare à l'approche d'un paroxisme qui transit de froid le malade et le laisse même sans connaissance.

VII. La gangrène se déclare, lorsque — dans les maladies inflammatoires — le nez devient pointu, le teint plombé et les lèvres bleuâtres.

En général la face annonce l'état du malade par des signes qui ne se reproduisent pas ailleurs et qui sont de la plus positive signification.

Les yeux seuls fournissent de nombreuses observations à faire.

VIII. Lorsque les yeux d'un malade fixent la lumière, se remplissent de larmes, deviennent louches; lorsque l'un paraît plus petit que l'autre ou que le blanc commence à rougir ; lorsque les artères noircissent, enflent ou se retirent extraordinairement, ce sont autant de mauvais présages.

Les mouvements d'un malade et sa position au lit doivent également être placés au nombre des signes distinctifs.

IX. On voit souvent le malade porter la main à son front, tâtonner dans l'air, gratter le mur, tirailler ses draps, tous ces mouvements ont une signification comme ils ont une cause.

X. La position d'un malade est analogue à l'état où il se trouve et mérite une attention particulière.

XI. Plus sa position est incommode dans une maladie inflammatoire, plus elle annonce l'agitation qu'il éprouve et le danger dont il est menacé.

XII. Plus la position d'un malade se rapproche de sa position habituelle en bonne santé, moins il y a à craindre pour lui.

XIII. L'ambition et les chagrins maigrissent.

XIV. La perte de l'esprit ajoute presque toujours à l'embonpoint.

XV. L'envie rend maigre, languissant et enfante souvent le marasme.

XI

SIGNES DISTINCTIFS DE LA FACE.

Tous les visages et toutes les formes d'hommes, ont des caractères propres qui en différencient non-seulement les classes, les genres et les espèces, mais encore l'individualité. Chaque individu diffère de chaque individu de son espèce, et il est parfaitement constant que d'une rose à une rose, d'un œuf à un œuf, d'un serpent à un serpent, d'un lion à un lion, d'un aigle à un aigle, d'un homme à un homme il n'y a pas de ressemblance complète. Ainsi, pour ce qui concerne l'homme, — dans toute analogie, dans toute parité des in-

nombrables physionomies humaines, — il est impossible que deux figures, prises au hasard, puis, rapprochées l'une de l'autre et comparées soigneusement ensemble, ne présentent pas des différences appréciables. Et de même, c'est une vérité non moins incontestable qu'il ne se rencontre pas non plus deux caractères exactement conformes. N'est-il pas évident que cette diversité extérieure de visages et de formes doit impliquer certains rapports et présenter une analogie naturelle avec la diversité des esprits et des causes? Peut-on nier que cette diversité de caractères ne soit la cause et l'effet de cette diversité universelle des visages et des formes humaines? Qui douterait que l'esprit en dedans n'agisse sur le corps en dehors, et le corps, à son tour, sur l'esprit? N'est-ce pas cet enchaînement admirable de toutes choses qui nous force de célébrer la Sagesse éternelle? Qu'il est fou celui qui voit dans la création l'œuvre d'un hasard arbitraire! Une opinion aussi insensée, aussi pernicieuse, est la peste pour la saine physique, pour la saine philosophie, pour la saine religion; et la chasser de ce monde, c'est le devoir du vrai physicien, du vrai philosophe, du vrai théologien.

§ I. — DE LA TÊTE, DE LA FACE ET DU PROFIL.

La tête de l'homme est, de toutes les parties du corps, la plus noble et la plus essentielle; elle est le siége principal de l'esprit, le centre de nos facultés intellectuelles.

La face de l'homme serait significative lors même que le reste de son extérieur ne le serait pas; la forme et les proportions de sa tête suffiraient pour le faire connaître.

I. Une tête en proportion avec le corps, ni trop grande ni trop petite, annonce un caractère d'esprit beaucoup plus parfait qu'on en doit attendre d'une tête disproportionnée.

II. Trop volumineuse, la tête indique presque toujours la stupidité et la brutalité.

III. Trop petite, elle est un signe de faiblesse et d'inertie.

IV. Quelque proportionnée que soit la tête, il faut encore quelle ne soit ni trop arrondie, ni trop allongée; plus elle est régulière, plus elle est parfaite.

V. Une tête bien organisée est celle dont la hauteur perpendiculaire, de l'extrémité de l'occiput à la pointe du nez, est égale à sa largeur horizontale.

VI. La face se divise en trois parties dont la première s'étend depuis le front jusqu'aux sourcils, la seconde des sourcils au bas du nez, et la troisième du bas du nez à l'extrémité du menton.

Plus ces trois étages sont symétriques, plus on peut compter sur la justesse de l'esprit et sur la régularité du caractère en général.

VII. Dans un homme extraordinaire, il est rare que l'égalité de ces trois divisions soit très-appa-

rente; cependant on la retrouvera toujours, plus ou moins, chez presque tous les individus.

VIII. L'essence et l'originalité du caractère reparaissent plus positivement dans les parties solides et dans les traits fortement dessinés, tandis que les dispositions habituelles et acquises se remarquent plus communément dans les parties molles et surtout dans le bas de la face.

IX. Avez-vous à expérimenter une face très-forte ou très-délicate, vous apprécierez plus aisément le caractère par le profil d'une telle face; car outre que le profil se prête moins à la dissimulation, il offre des lignes plus vigoureusement prononcées, plus précises, plus simples, plus pures et dont la signification est plus facile à saisir, tandis que souvent les lignes de la face en plein sont difficiles à définir.

X. Un beau profil suppose toujours l'analogie d'un caractère distingué, toutefois on rencontre beaucoup de profils qui, sans être beaux, peuvent admettre la supériorité du caractère.

§ II. — DU FRONT

Le front a été appelé, avec raison, la porte de l'âme et le temple de la pudeur. C'est le siége de la sérénité, de la joie, des noirs chagrins, de l'angoisse, de la stupidité, du génie, de l'ignorance, du savoir, de la méchanceté et de la bonté. De toutes les parties du visage, le front mérite une attention spéciale et une étude complète, car il fait pres-

sentir la nature et la puissance des facultés de l'esprit et du cœur. De savants observateurs, de doctes écrivains ont publié des Traités volumineux de *Métoposcopie*, qui se réduisent aux signes caractéristiques, que nous allons décrire.

I. Le front long dénote un esprit vaste, mais privé d'énergie.

II. Le front serré et court, indique un caractère concentré et solide.

III. Plus ses contours sont arqués et privés d'angles, plus le caractère est doux; plus ils sont droits et plus le caractère est ferme.

IV. Tout front parfaitement perpendiculaire depuis les cheveux jusqu'aux sourcils est le signe de l'absence de toute intelligence.

V. Si, malgré sa perpendicularité, le front se voûte légèrement par le haut, c'est le pronostic de la réflexion froide et profonde.

VI. Le front à ligne droite et posé obliquement témoigne de la violence et de la vivacité de l'esprit.

VII. Un front noblement voûté, se distinguant entre les sourcils par le pli marqué d'une ligne perpendiculaire ou par deux parallèles du même genre appartient à un caractère sûr, prudent et mâle. Un tel front, chez une femme, prouve infailliblement la sagesse, l'honnêteté, l'élévation d'âme, la fierté d'une reine unie à la plus douce modestie.

VIII. Tout front allongé ayant, au milieu ou

plus bas, une cavité à peine perceptible, annonce de la faiblesse.

IX. Un front à surface plane sans sinuosités ni enfoncements est celui d'un homme vulgaire, médiocre, pauvre d'idées et incapable d'invention.

X. Quiconque porte un front proéminant est faible et imbécile.

XI. Le frontal orbitaire en saillie s'unit à une grande sagacité et à une aptitude particulière aux entreprises dont la prudence garantit le succès.

XII. L'absence de cette saillie donne plus de solidité à l'esprit, pourvu que le bas du front arrive perpendiculairement sur des sourcils horizontalement placés, et qu'il s'arrondisse en voûte insensible des deux côtés des tempes.

XIII. Les fronts penchés en arrière proclament l'imagination, l'esprit et la délicatesse.

XIV. Un front perpendiculaire, posé en avant, sans être immédiatement assis sur la racine du nez, étroit, plissé, court et lisse, est l'indice de faibles moyens, de peu d'esprit, d'absence d'imagination et de sensibilité.

XV. Les fronts couverts de protubérances anguleuses et noueuses, révèlent une extrême activité et une opiniâtreté inouïe.

XVI. Tout front qui, dans son profil, offre deux arcs proportionnés, dont l'inférieur avance, dénote



HENRI IV, PAGE 123.

un esprit clair et sain ainsi qu'une forte complexion.

XVII. L'intelligence, la vivacité, la susceptibilité, la violence et la froideur résident dans les fronts ronds et proéminents par le haut, mais droits par le bas et perpendiculaires dans l'ensemble.

XVIII. Les fronts carrés, aux marges latérales très-tendues et au frontal orbitaire solide indiquent les caractères sûrs et prudents.

XIX. Quelques fronts bien voûtés semblent attester la grandeur et le génie, et ils voilent la sottise ou la médiocrité; ceci se distingue au défaut ou à la confusion de leurs sourcils.

XX. Les fronts arqués appartiennent particulièrement aux femmes, et révèlent une vive intuition et une intelligence clairvoyante.

XXI. La grosse veine du milieu d'un front, bien accusée et sur un front ouvert, voûté et sans rides, est le signe de talents extraordinaires et d'un caractère noble et enthousiaste.

XXII. Méfiez-vous des fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés d'un côté, échancrés et se plissant diversement.

XXIII. La vraie sagesse s'annonce par une heureuse association de lignes droites et arquées qui se confondent d'une manière insensible, et par une belle position du front ni trop perpendiculaire ni trop penché en arrière.

XXIV. Un caractère grand et généreux est indiqué par un frontal orbitaire arqué d'une façon précise et bien prononcée.

XXV. Tout front allongé, dont la peau fortement tendue ne forme pas un seul pli, même lors des plus grandes émotions, révèle la froideur, la causticité, l'opiniâtreté, un caractère soupçonneux, rampant, prétentieux et vindicatif.

XXVI. Les plis perpendiculaires du front, quand ils lui sont analogues, marquent une forte application et une grande énergie; les plis horizontaux, au contraire, coupés au milieu vers le haut ou le bas, accusent l'insouciance et la faiblesse.

XXVII. Les plis obliques, surtout s'ils sont parallèles, sont le signe infaillible d'un esprit étroit, faux et soupçonneux.

XXVIII. Les plis parallèles, réguliers, peu profonds, ou seulement coupés parallèlement, se rencontrent chez l'homme judicieux, sage, probe et d'un sens droit.

XXIX. Un front est-il sillonné de plis bien distincts et surtout circulaires, et est-il lui-même plat et uni dans sa partie inférieure, il cache un esprit borné et sans ressources.

XXX. Les plis du front qui, au moindre mouvement, s'abaissent fortement, indiquent la faiblesse d'esprit; si les traits en sont fixes ou très-imprimés et surtout inclinés fortement, c'est alors

le signe infaillible de l'inertie et de la stupidité alliées à la minutie et à l'avarice.

§ III. — DES YEUX.

C'est surtout dans les yeux que se peignent les images des nos secrètes agitations et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent. L'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

I. Les yeux bleus annoncent un caractère plus mou et plus efféminé que ne l'indiquent les yeux bruns ou noirs.

II. Les yeux bruns ou noirs trahissent un esprit mâle, vigoureux et profond.

III. Le génie s'associe presque toujours aux yeux d'un jaune tirant sur le brun.

IV. L'homme colère a des yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres. Les yeux de cette dernière teinte sont,

en quelque sorte, un signe distinctif de vivacité et de courage.

V. Les yeux bleu-clair se rencontrent rarement dans les personnes colères et presque jamais dans les mélancoliques. Cette couleur semble s'attacher de préférence aux flegmatiques qui conservent toutefois quelque activité.

VI. Quand le bord, ou la dernière ligne circulaire de la paupière d'en haut décrit un plein cintre, c'est la marque d'un bon naturel et d'une grande délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide et quelque peu enfantin.

VII. Des yeux qui, étant ouverts, ou n'étant pas comprimés, forment un angle allongé, aigu et pointu vers le nez, appartiennent, pour ainsi dire, exclusivement à des personnes ou très-judicieuses, ou très-fines.

VIII. Lorsque la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil et coupe diamétralement la prunelle, c'est le signe d'un homme fin, adroit et rusé; sans que, pour cela, cette forme de l'œil détruise la droiture de cœur.

IX. Des yeux larges dans lesquels paraît beaucoup de blanc au-dessous de la prunelle, sont adhérents au tempérament flegmatique et au tempérament sanguin; mais dans la comparaison, on les distingue aisément : les uns sont faibles, battus et vaguement dessinés, les autres pleins de feu, fortement prononcés et moins échancrés; leurs paupières sont plus égales, plus courtes et moins charnues.

X. Des paupières reculées et très-échancrées annoncent presque toujours une humeur colérique. On y reconnaît aussi l'artiste et l'homme de goût.

XI. Ces paupières, fort rares chez les femmes, indiquent celles que distinguent une grande force d'esprit et un jugement peu commun.

XII. Des yeux très-grands, d'un bleu bien clair et transparents, appartiennent à une riche conception, mais ils révèlent un caractère susceptible, soupçonneux, jaloux, et parfois aussi, un tempérament voluptueux et une curiosité peu éloignée de l'espionnage.

XIII. De petits yeux noirs et vifs, voilés de sourcils noirs et touffus, qui s'enfoncent lorsqu'ils sourient malicieusement, dénoncent la ruse, la finesse et l'esprit processif.

XIV. Des yeux qui, dans l'expression de la joie ou de l'affection, ne forment pas de plis ou en forment beaucoup de petits et allongés, dénotent des caractères pusillanimes et un esprit de peu de portée.

XV. Des yeux à angles longs, aigus, dont la direction est horizontale et dont la paupière épaisse semble couvrir à moitié les prunelles, prouvent le génie et un tempérament sanguin.

XVI. Des yeux très-ouverts, clairs et transparents, d'une extrême mobilité, sous des paupières minces et bien dessinées, sont l'indice d'une subtile pénétration, de l'élégance, du bon goût, de

l'irritabilité, de l'orgueil et d'un penchant irrésistible pour le beau sexe.

§ IV. — DES SOURCILS.

Après les yeux, les sourcils sont la partie du visage qui contribue le plus à marquer la physionomie. Leur nature est différente des autres parties, et ce contraste les rend plus apparents, aussi frappent-ils plus qu'aucun autre trait. Les sourcils sont une ombre dans le tableau, qui en relève les couleurs et les formes. Ils n'ont que deux mouvements dépendant des muscles du front : l'un par lequel on les élève, et l'autre par lequel on les fronce et on les abaisse en les rapprochant l'un de l'autre.

I. Les deux mouvements des sourcils ont un parfait rapport avec les deux appétits dans la partie sensitive de l'âme : l'appétit concupiscible et l'appétit irascible. Celui qui s'élève en haut, vers le cerveau, exprime toutes les passions les plus cruelles.

II. Lorsque le sourcil s'élève par son milieu, cette élévation exprime des mouvements agréables.

III. Lorsque le sourcil s'abaisse par son milieu, ce mouvement marque une douleur corporelle.

IV. Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité.

V. Placés en ligne droite et horizontale, ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux.

VI. Quand leur forme est moitié horizontale et moitié courbée, la force de l'esprit se trouve réunie à une bonté ingénue.

VII. Des sourcils rudes et en désordre sont toujours le signe d'une vivacité intraitable ; mais cette même confusion annonce un feu modéré, si le poil est fin.

VIII. Lorsqu'ils sont épais et compactes, que les poils sont couchés parallèlement et comme tirés au cordeau, ils promettent un jugement mûr et solide, une profonde sagesse, un sens droit et sagace.

IX. Des sourcils se joignant, dénotent parfois un caractère sournois et jaloux.

X. Les sourcils minces sont une marque infaillible de flegme et de faiblesse. Ce n'est pas qu'un homme colère et énergique ne puisse avoir des sourcils clairs, mais leur modicité diminue toujours la force et la vivacité du caractère.

XI. Anguleux et entrecoupés, ils révèlent l'activité d'un esprit productif.

XII. Plus les sourcils se rapprochent des yeux, plus le caractère est sérieux, profond et solide.

XIII. Plus ils remontent loin des yeux, plus le caractère perd de sa force, de sa fermeté et de sa hardiesse.

§ V. — DU NEZ.

Le nez est comme la *retombée* du cerveau, si je puis me servir de ce terme expressif emprunté à l'architecture gothique. C'est sur le nez que repose la voûte du front, dont le poids écraserait, sans lui, les joues et la bouche. Un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme. On peut être laid et avoir de beaux yeux, mais un nez régulier exige une heureuse analogie des autres traits. Aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté.

I. Un beau nez suppose toujours un caractère excellent et distingué.

II. Un petit nez échancré en profil indique un esprit doux, attentif, docile, apte à recevoir et à goûter des sensations délicates.

III. Des nez se courbant au haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets et ardents à les poursuivre.

IV. Les nez perpendiculaires ou qui approchent de cette forme, peuvent être comme des clefs de voûte entre les deux précédents; ils indiquent une âme qui sait agir et souffrir tranquillement et avec énergie.

V. Un nez dont l'épine est large, qu'elle soit droite ou courbée, révèle toujours des facultés supérieures.

VI. Un nez à racine très-étroite est le pronostic



NAPOLÉON, PAGE 124.

d'une grande énergie, qui se réduit presque toujours à une élasticité momentanée, sans suite et sans résultat important.

VII. La narine petite marque l'esprit timide, incapable de hasarder la moindre entreprise.

VIII. Lorsque les ailes du nez sont bien dégagées et bien mobiles, elles dénotent une exquise délicatesse de sentiment, qui peut dégénérer aisément en sensualité et en volupté.

IX Un nez grand se rencontre chez l'homme de bien et chez l'homme à tempérament solide.

X. Le nez camus révèle l'impudicité.

XI. Un nez qui penche vers la bouche ne peut se rencontrer chez un homme vraiment bon, d'un caractère joyeux, grand ou noble.

XII. Des nez un peu retroussés et très-enfoncés vers la racine, sous un front moins rentrant que perpendiculaire, trahissent la volupté et la mollesse, et des propensions à la jalousie et à l'entêtement. Ils ne sont pas incompatibles toutefois avec la finesse d'esprit, la probité et le talent.

XIII. Des nez sans caractère distinct se produisent chez des hommes sensés et bons, mais peu remarquables.

XIV. Des nez retroussés, sous des fronts hauts, mais saillants par le bas et intelligents, signalent l'homme grossier et colère.

§ VI. — DE LA BOUCHE.

La bouche est l'interprète et le représentant de l'esprit et du cœur ; elle rassemble dans son état de repos et dans tous ses mouvements, un monde de caractères, et elle est éloquente jusque dans son silence. Quel miracle sublime parmi tant de miracles qui composent le corps humain !

I. La bouche est la partie qui, de toute la face, marque le plus particulièrement les mouvements du cœur : lorsqu'il se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés ; lorsqu'il est content, les coins de la bouche s'élèvent en haut ; lorsqu'il a de l'aversion, la bouche se pousse en avant et s'élève par le milieu.

II. Que les lèvres soient fermes, qu'elles soient molles et mobiles, le caractère est toujours d'une trempe analogue.

III. De grosses lèvres bien prononcées, bien proportionnées, qui présentent des deux côtés la ligne du milieu également serpentée, sont incompatibles avec la bassesse. Elles répugnent aussi à ta fausseté et à la méchanceté ; et, tout au plus, pourra-t-on leur reprocher quelque penchant à la volupté.

IV. Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain du sang-froid, d'un esprit appliqué, ami de l'ordre, de l'exactitude et de la propreté.

V. Si cette même bouche remonte en même temps aux deux extrémités, elle suppose un fond d'affectation, de prétention et de vanité; peut-être aussi un peu de malice, résultat ordinaire de la frivolité.

VI. Des lèvres charnues ont toujours à combattre la sensualité et la paresse.

VII. Des lèvres rognées et fortement prononcées inclinent à la timidité et à l'avarice.

VIII. Lorsque les lèvres se ferment doucement, et que le dessin en est correct, elles dénotent un caractère ferme, réfléchi et judicieux.

IX. La lèvre supérieure débordant un peu est la marque distinctive de la bonté.

X. La lèvre inférieure qui avance est plutôt le signe d'une froide et sincère bonhomie que d'un sentiment de vive tendresse.

XI. La lèvre inférieure se creusant au milieu, appartient aux esprits enjoués.

XII. Une bouche bien close, sans être affectée et pointue, révèle le courage.

§ VII. — DES DENTS.

Rien de plus positif, de plus frappant et de mieux prouvé que la signification physiognomonique des dents, considérées non-seulement dans leur forme, mais dans la manière dont elles se présentent :

I. Des dents petites et courtes sont l'attribut d'une grande force de corps.

II. De longues dents sont un indice certain de faiblesse et de timidité.

III. Les dents blanches, propres, bien rangées, qui, — lorsque la bouche s'ouvre, — paraissent s'avancer sans déborder et qui ne se montrent pas toujours entièrement à découvert, annoncent un esprit doux et poli, un cœur bon et honnête.

IV. Des dents négligées trahissent de mauvais sentiments.

V. Quand, à l'ouverture des lèvres, les gencives de la rangée supérieure paraissent entièrement, attendez-vous à beaucoup de flegme et de froideur.

VI. Des dents larges et serrées sont le pronostic d'un longue vie.

§ VIII. — DU MENTON.

I. Le menton reculé, — qu'on pourrait appeler le menton féminin, car on le retrouve presque chez toutes les femmes, — laisse toujours soupçonner quelque côté faible.

II. Le menton perpendiculaire avec la lèvre inférieure inspire la confiance.

III. Le menton pointu dénote un esprit actif et délié.

IV. Tout menton formant l'anse conduit à la pusillanimité et à l'avarice.

V. Un enton avancé annonce quelque chose de positif dans le caractère.

VI. Un menton mou, charnu et à double étage, est souvent la marque et l'effet de la sensualité.

VII. Le menton angulaire n'appartient guère qu'aux gens sensés, fermes et bienveillants.

VIII. Le menton plat suppose la froideur et la sécheresse du tempérament.

IX. Un petit menton caractérise la timidité.

X. Un menton rond, orné d'une fossette, est le gage de la bonté.

XI. Une forte incision au milieu du menton indique l'homme judicieux, calme et résolu.

§ IX. — DES JOUES.

Les joues ne sont pas, à proprement parler, des parties de la face ; on doit les envisager comme le fond des autres parties ou plutôt comme le fond des organes sensitifs et vivifiés de la face. Elles forment le sentiment de la physionomie.

I. Des joues charnues indiquent, en général, l'humidité du tempérament et un appétit sensuel.

II. Des joues maigres et rétrécies annoncent la sécheresse des humeurs et la privation des jouissances.

III. Creusées, elles décèlent le chagrin.

IV. La rudesse et la bêtise leur impriment de grossiers sillons.

V. La sagesse, l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traces légères et doucement ondulées.

VI. Des enfoncements plus ou moins triangulaires dans les joues sont les signes infaillibles de l'envie ou de la jalousie.

VII. Une joue naturellement gracieuse, agitée par un doux tressaillement qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible, généreux, incapable de la moindre bassesse.

VIII. Si, sur la joue d'un homme qui sourit, on voit se former trois lignes circulaires et parallèles, comptez sur un grand fond de folie dans son caractère.

§ X. — DES OREILLES.

I. L'oreille large et unie, sans arrondissement dans ses contours, se retrouve fréquemment dans les organisations musicales, mais elle n'admet pas le génie.

II. L'oreille massive et arrondie n'appartient qu'à un homme très-ordinaire.

III. L'oreille étroite et bien arrondie subsiste avec des facultés supérieures.

IV. L'oreille sans rebords caractérise la bêtise.

V. Tout contour serpenté formant l'enfoncement est le signe de la bonhomie.

VI. Collée en quelque sorte à la tête, l'oreille



LORD BYRON, PAGE 125.

indique une niaise tenacité et une petite intelligence.

VII. Bien détachée, elle dénonce un caractère franc et capable.

VIII. Toute oreille bien dessinée dans ses contours intérieurs et extérieurs, dans ses cavités et dans son enfoncement, et proportionnée gracieusement aux traits de la face, est le signe d'une riche organisation.

§ XI. — DU COU.

Cet entre-deux de la tête et de la poitrine et qui tient, par conséquent, de l'une et de l'autre, est significatif comme tout ce qui a rapport à l'homme. Il y en a qui paraissent construits pour faire baisser la tête, d'autres pour la relever; ceux-ci pour la porter en avant, ceux-là pour la replier en arrière. Ces distinctions ne s'appliquent-elles pas à la diversité de nos facultés? L'esprit humain prend le dessus ou il rampe, il avance ou il recule.

I. Quiconque a le cou long et effilé, est efféminé et flegmatique.

II. Celui qui porte un cou gros et grand, possède la force du corps et la générosité du cœur.

III. Un cou gros et engoncé dénote la colère et fait craindre la paralysie.

IV. Un cou flexible annonce l'élasticité de l'esprit et du corps.

V. Est-il roide, le caractère s'en ressent; il est alors difficile et peu sociable.

VI. Tout cou difforme indique l'absence de l'intelligence.

VII. Un cou bien proportionné est une recommandation irrécusable pour la solidité du caractère.

VIII. La magnanimité revêt un cou long et gros.

IX. L'homme méchant a le cou sillonné de nerfs en relief.

X. Penché en avant le cou présage la curiosité et l'avarice.

XI. Penché du côté droit, il marque la sagesse et l'étude.

XII. Penché du côté gauche, il est le sceau de de l'impudicité et la dissipation.

§ XII. — DE LA CHEVELURE.

Quoique la chevelure ne puisse être mise au rang des membres du corps humain, elle en est une partie adhérente et mérite l'attention des physiognomonistes, car elle offre des indices multipliés du tempérament de l'homme, de son énergie et de ses facultés spirituelles. Elle répond à sa constitution physique, comme les plantes et les fruits répondent au terroir qui les produit.

I. Les cheveux longs et délicats sont la marque d'un caractère faible.

II. Ceux courts et forts indiquent l'energie et la vitalité.

III. Une chevelure plate ne s'associe pas à un esprit mâle.

IV. Les cheveux courts, plats, mal liés et ceux qui retombent en petites boucles pointues et disgracieuses — surtout s'ils sont rudes et d'un brun foncé — révèlent la vulgarité de l'esprit et des sentiments.

V. Ceux qui sont d'un blond doré ou d'un beau châtain, qui reluisent doucement et se roulent avec grâce, dénotent la noblesse du caractère et les charmes de l'esprit.

VI. Une chevelure noire, plate, épaisse et grosse, marque peu d'esprit, mais de l'assiduité et l'amour de l'ordre.

VII. Des cheveux noirs et minces, placés sur une tête mi-chauve dont le front est élevé et bien voûté, sont la preuve d'un jugement sain, mais d'un esprit peu inventif et ennemi de la saillie.

VIII. Ces mêmes cheveux, entièrement plats et lisses, impliquent la faiblesse des facultés intellectuelles.

IX. Les cheveux blonds présagent, en général, un tempérament délicat et flegmatique.

X. Les cheveux roux caractérisent l'homme souverainement bon ou souverainement méchant.

XI. Les cheveux bruns sont l'indice d'un tempérament solide et de l'activité.

XII. Défiez-vous de tout contraste frappant entre la couleur de la chevelure et la couleur des sourcils.

§ XIII. — DES BRAS.

I. Les bras robustes, bien articulés et d'une harmonieuse proportion avec tous les membres du corps, appartiennent à l'homme de bien, fort de cœur et de tempérament.

II. Les bras grêles, peu articulés et mous, indiquent la débilité de corps et d'esprit.

III. Grêles mais nerveux, ils annoncent l'activité entreprenante et la vivacité de l'intelligence.

IV. Les bras velus révèlent un irrésistible penchant à la volupté.

V. Tout bras gros et gras marque la mollesse du tempérament et la lourdeur intellectuelle.

§ XIV. — DE LA MAIN.

Il existe autant de diversité et de dissemblance entre les formes des mains que dans celles de la physionomie, du corps et des caractères. La forme de la main varie à l'infini, suivant les rapports, les analogies et les changements dont elle est susceptible. Son volume, ses os, ses nerfs, ses muscles, sa carnation, sa coloration, ses contours, sa position, sa mobilité, son repos, ses proportion, longueur et rondeur présentent des dis-

tinctions sensibles et faciles à saisir. Chaque main, dans son état naturel, c'est-à-dire abstraction faite des accidents, se trouve en parfaite analogie avec le corps dont elle fait partie. Les os, les nerfs, les muscles, le sang et la peau de la main, ne sont que la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang et de la peau du reste du corps; car le même sang circule dans le cœur, dans la tête et dans la main.

La main a des signes physiognomoniques d'autant plus frappants et significatifs, qu'elle ne peut dissimuler, et que sa mobilité la trahit à chaque instant. — Ainsi, l'hypocrite le plus raffiné, le fourbe le mieux exercé ne saurait altérer ni la forme, ni les contours, ni les proportions, ni les muscles de sa main, ou seulement d'une section de sa main; il ne saurait la soustraire aux yeux du physiognomoniste qu'en la cachant tout entière.

La mobilité de la main n'est pas moins expressive. C'est de toutes les parties de notre corps la plus agissante et la plus riche en articulations; plus de vingt jointures et emboîtures concourent à la multiplicité de ses mouvements et les entretiennent. Une telle activité fournit nécessairement des caractères physiognomoniques qui expliquent le caractère du corps, du tempérament, de l'esprit et du cœur.

Soit dans le mouvement, soit dans l'état de repos, l'expression de la main ne peut être méconnue. Sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles; ses flexions, nos actions et

nos passions. Dans tous ses mouvements, elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps. Elle atteste donc ainsi la noblesse et la supériorité de l'homme; elle est à son tour l'interprète et l'instrument de ses facultés.

§ XV. — DES ÉPAULES, DE LA POITRINE, DU VENTRE ET DES CUISSES.

I. Les épaules larges et descendant insensiblement sans remonter en pointe, sont un signe de santé et de force.

Les épaules de travers influent sur la délicatesse de la complexion, mais favorisent la finesse et l'activité de l'esprit, l'amour de l'exactitude et de l'ordre.

II. Une poitrine large et carrée, ni trop convexe ni trop concave, suppose toujours des épaules bien constituées, et fournit des indices identiques.

III. Une poitrine plate ou creuse, dénote la faiblesse du tempérament.

IV. Une poitrine très-velue annonce le penchant à la volupté.

V. Un ventre gros et proéminent incline à la sensualité et à la paresse.

VI. Un ventre plat et rétréci est le signe de l'énergie et de l'activité.

VII. Les fortes cuisses, bien nerveuses, annoncent un tempérament solide et une grande énergie de facultés.

VIII. Les cuisses maigres excluent la force du corps et indiquent un esprit ingénieux.

IX. Les cuisses courtes appartiennent au méchant et à l'envieux.

X. Les cuisses velues désignent une propension prononcée pour la luxure.

§ XVI. — DES GENOUX, DES JAMBES ET DES PIEDS.

I. Le genou charnu révèle la vertu débile et la mollesse du caractère.

II. Le genou sec et osseux marque la force, l'activité, la bonne complexion, et souvent aussi l'impudicité.

III. Les genoux cagneux appartiennent aux rusés et aux efféminés.

IV. Quiconque a des jambes nerveuses et bien articulées possède la générosité du cœur et la force du corps.

V. Celui dont les jambes sont molles et mal articulées est timide, efféminé et peu capable.

VI. Toute jambe grêle dénote la faiblesse et l'inintelligence.

VII. Si la jambe est grêle, mais nerveuse, elle annonce la luxure parfois, et toujours une vive et pénétrante intelligence.

VIII. Les jambes velues sont le signe d'un penchant irrésistible à la volupté.

IX. Les pieds petits, gras et inarticulés, suppor-

ent l'homme mou de tempérament et de caractère.

X. Tout pied petit et délié signifie la hardiesse, la malice et l'activité.

XI. Méfiez-vous de l'homme qui a les pieds longs et menus.

XII. Les pieds grands, articulés et nerveux révèlent l'homme fort de corps et de caractère.

XII

REPRODUCTION DES TACHES DE LA FACE SUR CERTAINES PARTIES DU CORPS.

C'est une vérité digne de remarque, que la plupart des taches naturelles qui apparaissent sur la face humaine se reproduisent identiquement sur certaines portions du corps, par les mêmes causes d'harmonie et de proportion qui existent dans toutes les parties de l'ensemble merveilleux de l'homme. Les plus savants et les plus consciencieux physiognomonistes l'ont signalé depuis longtemps, et nous allons exposer les résultats de leur expérience et de leurs travaux.

I. Une tache au front se retrace sur la poitrine, d'après l'endroit où elle est située, le haut du front correspondant au haut de la poitrine.

II. Une tache au bas du front se retrouve sous les mamelles.

III. Est-elle à droite, près de l'oreille, cherchez-en une au flanc droit.

IV. La gauche du front correspond à l'épaule gauche, dans sa partie la plus rapprochée de la poitrine.

V. Toute tache placée près des sourcils dénote qu'il y en a une autre au bas-ventre.

VI. Toute tache qui touche les cils apparaît aussi au pénil.

VII. Entre les cils et le sourcil, une tache revient au bas du pénil.

VIII. Les taches placées soit à la racine du front, soit dans la cavité située entre le nez et le front, soit encore aux narines, se montrent encore aux parties sexuelles.

IX. Les taches aux oreilles se retracent sur les bras et sur les cuisses.

X. Celles des tempes reviennent sur les omoplates.

XI. L'espace du nez à la bouche et l'emplacement à l'entour de l'oreille correspondent aux bras, dans la partie du coude à la main.

XII. Les taches autour de la bouche en signalent à la ceinture.

XIII. Celles des joues se reproduisent sur les fesses.

XIV. Celles du menton reviennent aux pieds.

XIII

PHYSIONOMIE DES VERTUS ET DES VICES.

I. *Le Juste.* — Il a le front vaste; de grands yeux à fleur de tête, brillants et humides, avec des prunelles dont le cercle est égal ou dont le cercle inférieur se trouve étroit et noir; le regard d'une vivacité tempérée; les cheveux châtains; la voix forte, peu modulée ou tenant le milieu entre la voix virile et celle de la femme, le corps heureusement proportionné.

II. *L'Injuste.* — Son front est uni et sévère; ses yeux sont riants, mais avec un mouvement continuel des sourcils, des joues et des lèvres; ou bien perfides et menaçants; ou bien grands, fixes et regardant en dessous; ses prunelles ont le cercle vert et l'iris noir; sa voix est aigre ou âpre, et peu élevée; son corps est mieux dans son ensemble que dans ses détails.

III. *L'Homme de bien.* — Beau visage ; nez grand et bien proportionné ou s'inclinant un peu vers la bouche ; grands yeux un peu enfoncés mais ouverts, humides et doux, ou tristes et remuant les sourcils ; prunelles moyennes et mobiles ; regard fixe et arrêté ; front austère ; large poitrine.

IV. *Le Méchant.* — Son visage est difforme et blême ; ses oreilles sont étroites, sa bouche grande avec des lèvres minces ; ses dents aiguës sortent un peu ; sa parole vive et brusque, grêle ou nasillarde ; ses yeux obliques ont la prunelle noire et isolée ; le blanc en est sec et luisant et teinté de rouge aux coins ; le corps manque d'embonpoint ; le cou est courbé, le dos légèrement voûté, les doigts sont longs et maigres, les jambes fluettes, les pieds mal faits et concaves à leur plante.

V. *L'Homicide.* — Front bas ; épais sourcils se joignant ; yeux petits, secs, à fleur de tête et inégaux ; prunelles tremblantes et relevées, dont le blanc est terne.

VI. *L'Homme probe.* — Ses yeux d'une moyenne grandeur tirent sur la couleur bleue ou noire ; le blanc en est calme et brillant ; son regard est empreint d'assurance et de gravité ; son front uni se rabat légèrement sur les yeux, dont les sourcils se resserrent.

VII. *Le Fripon.* — Petite tête avec un visage irrégulier ; front hérissé de plis et de rides ; œil enfoncé, petit, sec, et de couleur indéterminée ; pru-

nelle vacillante ; regard inquiet et sans assurance ; dos plat ; épaules élevées ; mains étroites et doigts grêles.

VIII. *Le Prudent.* — Son visage est d'une proportion moyenne avec un front carré ; des yeux grands, brillants, dont le blanc se teinte d'un peu de rouge, dont les prunelles noires sont étroites, et dont le regard a de la dureté ; la lèvre supérieure éminente ; des cheveux de couleur indécise ; un cou inclinant à droite ; une poitrine et des épaules larges ; des mains et des doigts longs. Il ne gesticule pas en parlant, et sa voix, entre le grave et l'aigu, est agréable.

IX. *L'Imprudent.* — Front haut et convexe ; peau sèche et d'une couleur révélatrice de la chaleur du sang ; yeux petits, proéminants, enflammés, troubles, un peu rouges ; regard inquiet ; sourcils élevés ; doigts courts et gros ; cou inclinant à gauche, poitrine et épaule médiocres ; démarche précipitée.

X. *Le Spirituel.* — Front large ; cheveux ni durs ni trop noirs, ni droits ni crépus ; oreilles bien faites ; visage maigre et de moyenne grandeur ; sourcils arqués et légèrement épais ; l'œil brillant, grand et fin ; le cou et les épaules peu nourris et bien attachés ; les jambes et les côtes de même ; le ventre médiocre ; la chair colorée ; la taille droite, moyenne et heureusement proportionnée ; les cuisses peu charnues, les jointures des pieds et des mains fortes et bien déliées ; les doigts flexibles, longs et distancés ; les talons un peu saillants ; la voix forte et agréable.

XI. *L'Imbécile.* — Derrière de la tête très-rond; cou court; front grand, rond et charnu; œil terne, languissant, inexpressif; grandes mâchoires charnues; jambes grosses, rondes et courtes; côtes grasses; jointures petites; extrémités mal faites; face pleine et grande; mouvements gauches.

XII. *Le Fou.* — Front large; oreilles grandes et droites; visage triste, coloré, avec des joues resserrées; œil portant son regard à droite, avec de larges prunelles et un sourcil épais; cou long, roide et s'inclinant en avant ou de côté; bouche béante, d'ordinaire, et dont la lèvre supérieure est grosse et tombant sur l'inférieure; mains courtes; épaules velues; voix aiguë.

XIII. *Le Hardi.* — Il a le visage austère; le front soucieux; les sourcils prolongés; le nez inclinant vers la bouche, qui est grande et garnie de dents longues, aiguës et écartées; ses yeux sont vifs, fiers, mobiles et brillants; ses bras très-longs; sa poitrine et ses épaules larges.

XIV. *Le Timide.* — Tête ronde sans éminence; cheveux droits et crépus; front grand; face charnue et dont la couleur varie à chaque instant; œil indécis et sans couleur précise; bouche petite aux lèvres déliées; corps maigre; jambes grasses; cuisses molles; mains longues et charnues; respiration faible et voix aiguë.

XV. *L'Impudique.* — Yeux humides; regard indécis ou insolent; lèvres serrées et extrêmement mobiles; voix perçante; haute et bruyante respi-

ration; cou mal attaché; jambes et pieds un peu en dedans; genoux pliant se heurtant parfois; démarche molle; désagréable maintien.

XVI. *L'Homme fort.* — Tête grande, étendue vers la nuque; cou robuste; cheveux noirs; regard mâle; yeux brillants; cils droits; sourcils rudes et arqués; grandes oreilles carrées; vaste front sans rides; nez bien proportionné; bouche grande aux lèvres déliées et inclinées aux coins; voix sonore; respiration prompte; cou gros et court de préférence; bras longs et musculeux; épaules et reins solides; hanches grosses; parties naturelles amplement prononcées; dos et poitrine larges et velus; jambes bien articulées et velues; pieds et talons robustes.

XVII. *Le Courageux.* — Œil ardent; regard oblique d'ordinaire; sourcils arqués et se levant souvent; cheveux blonds ou noirs ni droits ni crépus et revenant en pointe sur le front; menton pointu; cou musculeux; dos et poitrine larges et vigoureux; mains grandes et nerveuses.

XVIII. *L'Orgueilleux.* — Il a les sourcils arqués et il les élève constamment; ses yeux grands et brillants sont agités; il porte le cou droit et les doigts longs et maigres; sa démarche est lente, et toute sa personne semble chercher des admirateurs.

XIX. *Le Pusillanime.* — Cet homme a la face petite, les yeux grands, les paupières mobiles, les membres délicats, les jointures déliées, le corps

grêle, le front circulaire, la parole forte, la poitrine étroite et les côtes menues; il marche vite; s'il est surpris, il a peur et son visage s'allonge.

XX. *Le Magnanime.* — Tête de grandeur moyenne et un peu étroite des tempes; cheveux d'un blond rougeâtre revenant sur le front qui est long et carré; yeux jaunâtres ou noirs et bordés de feu; regard agréable; nez couché à la naissance du front, rond et plat par le bout; bouche grande avec des lèvres déliées et tombant l'une sur l'autre; voix grosse et creuse; parole ferme; démarche lente; cou bien proportionné; reins larges; épaules légèrement courbées et mobiles dans la marche.

XXI. *L'Avare.* — Visage petit; œil petit, couvert et humide; membres grêles; démarche précipitée; dos courbé; teint livide; épaules resserrées vers la poitrine; corps frêle et brisé; voix faible, aiguë et plaintive; il tremble à la rencontre de quelqu'un de peur qu'on le vole ou qu'on lui demande un service.

XXII. *Le Généreux.* — Front carré; cheveux avançant sur le front; œil ouvert et grand; nuque du cou velue; épaules dégagées; dos robuste; bras longs; doigts un peu renversés; pieds grands et bien articulés; voix crue et peu flexible.

XXIII. *L'Homme colère.* — Front circulaire bridé et bas au milieu; cheveux roussâtres; barbe épaisse; face ronde et colorée; sourcil large et tortu; veines des tempes gonflées; nez pointu; dents droites et aiguës ; voix forte et voilée et

quelquefois aiguë; cou gros aux veines enflées; œil roux, grand et rude; corps bien proportionné; omoplates distantes et larges; extrémités robustes; démarche inégale et précipitée.

XXIV. *L'Homme doux.* — Cheveux plats et doux, d'un blond doré; sourcils longs et mollement arqués; œil noir ou de couleur terne; regard fixe et lent; chair épaisse et molle; voix douce; parole basse; stature moyenne, bien proportionnée; démarche paisible.

XXV. *Le Luxurieux.* — Cheveux rares; petites oreilles; nez creux en dedans, rond à la racine et camard à l'extrémité; joues rétrécies; visage riant; yeux grands, luisants ou secs, lascifs et renversés vers le haut; le cercle inférieur de la prunelle est verdâtre et l'iris est noir; quelquefois aussi ce même cercle se trouve bleu clair et l'iris bleu foncé; poitrine et ventre velus; poitrine large et maigre; mains, cuisses et jambes menues et velues; le bas de la jambe fort.

XXVI. *L'Amoureux.* — Son visage est d'une dimension moyenne; il rougit ou pâlit très-aisément; ses yeux sont grands, ouverts, brillants, humides et faibles de vue; ils ont plus communément les cheveux blonds, les joues et les tempes un peu charnues; leurs regards, leur voix, leur attitude et leur démarche portent l'empreinte de l'émotion et de la timidité.

XXVII. — *Le Gourmand.* — Face jaunâtre; bou-



CHATEAUBRIAND, PAGE 125.

che très-fendue; dents longues, aiguës et débordant un peu; cou gras; yeux voilés et légèrement rouges; paupières épaisses; prunelles mobiles; regard furetant; mains sèches et mal dessinées; corps généralement sec; parole haute.

XXVIII. *L'Ivrogne.* — Visage petit et safrané; joues charnues et colorées; œil rouge, humide, mobile, grand et parfois renversé vers le haut; paupières épaisses; poitrine large et maigre; vertèbres proéminents; respiration forte et précipitée.

XXIX. *L'impudent.* — Il a le visage plat et penché, les yeux grands, animés, secs, couronnés de longs sourcils et armés d'un regard effronté; leur nez se courbe vers sa naissance et grossit jusqu'à son extrémité; des cheveux roux ombragent leur tête pointue; ils ont de gros mollets et une poitrine dodue, mais sans poils; leur rire est bruyant et commun et leur démarche prompte et hardie.

XXX. *Le Modeste.* — Œil ouvert, noir, humide et d'un mouvement modéré; front uni; oreilles colorées; corps penché; voix forte; paroles lentes; démarche posée.

XXXI. *Le Mélancolique.* — Cheveux bruns; front grave; sourcils s'unissant; œil abattu et sans animation; paupières étendues; regard pensif; face grêle; voix faible et plaintive; démarche lente.

XXXII. *L'Enjoué.* — Front charnu et doux; œil brillant et humide; regard indécis; visage aimable; voix agréable; démarche tranquille.

XXXIII. *Le Menteur.* — Ils ont la face charnue, le nez large au milieu, déclinant vers la racine, un rire tant soit peu moqueur, une parole prompte et une voix grêle; leurs yeux sont éveillés et généralement jaunes autour des prunelles; les sourcils qui les couronnent penchent de haut en bas.

XXXIV. *Le Véridique.* — Face de moyenne proportion; tempes et joues charnues; nez bien dessiné; voix quelquefois aiguë; œil placide, ouvert, bleu ou noir, couronné de sourcils arqués; cheveux fins: démarche gracieuse.

XXXV. *Le Flatteur.* — Face moyenne; front serein, uni et élevé; œil petit et mobile, dont la couleur habituelle tire sur le vert: voix persuasive et agréable; reins souples; mains et pieds déliés; démarche aisée; corps naturellement penché; sourire facile.

XXXVI. *L'Envieux.* — Face plane et blême; joues grêles; oreilles étroites et longues; sourcils s'inclinant vers les tempes; œil cave et petit; regard oblique; bouche creuse; dents longues, aiguës et jaunâtres; épaules resserrées vers la poitrine; bras courts; corps brisé; voix basse et aiguë; démarche lente.

XXXVII. *L'Impie.* — Il a les tempes creuses: ses sourcils épais se rejoignent; sa bouche fendue contient des dents longues, fortes et aiguës; ses yeux sont petits et concaves, ou grands et mobiles, bien ouverts et brillants; ses paupières se renversent en haut et son regard est empreint de har-

diesse et d'insulte; il a la parole haute et la démarche assurée.

XXXVIII. *Le Charitable.* — Sa belle figure est doucement colorée; ses yeux riants et humides ont des paupières abattues sous un front large et bien ouvert et sous des sourcils resserrés; son nez bien fait a des narines échancrées; sa voix est douce et sa démarche agréable.

XXXIX. *Le Joueur.* — Il a les cheveux épais, droits et noirs, la barbe fournie et les tempes bien couvertes; ses yeux sont luisants, renversés, grands et un peu rouges; la préoccupation se peint dans son regard et dans sa démarche.

XL. *Le Bavard.* — Belles formes; front grand; oreilles droites et longues; joues grandes; teint blafard; nez droit ou large au milieu; œil renversé en haut, grand et un peu rouge; menton rond; mains tortues aux doigts longs et grêles; côtes grasses; ventre velu; voix claire; parole vive; démarche précipitée.

XIV

PHYSIONOMIE DE L'EXTÉRIEUR DE L'HOMME ET DE QUELQUES AUTRES INDICES PHYSIOGNOMONIQUES.

§ I. — DE LA STATURE ET DES PROPORTIONS DU CORPS.

I. La proportion du corps et le rapport qui subsiste entre ses parties, déterminent le caractère moral et intellectuel de chaque individu.

II. Il existe une harmonie complète entre la stature de l'homme et son caractère, et, pour s'en convaincre, il suffit d'étudier les extrêmes : les géants et les nains, les corps trop charnus ou trop maigres.

III. La même convenance se remarque entre la forme du visage et celle du corps ; l'une et l'autre de ces formes sont en accord avec les traits de la physionomie, et ces résultats dérivent d'une seule et même cause.

IV. Un corps orné de toutes les beautés de pro-

portions possibles, serait un phénomène aussi extraordinaire qu'un homme souverainement sage ou souverainement vertueux.

V. La vertu et la sagesse peuvent résider dans toutes les statures qui ne sortent pas du cours ordinaire de la nature.

VI. Plus la stature et la forme sont parfaites, plus la sagesse et la vertu y exercent un empire supérieur, dominant, positif.

VII. Plus le corps s'éloigne de la perfection, plus les facultés intellectuelles et morales y sont inférieures, subordonnées et négatives.

VIII. Parmi les statures et les proportions, — comme parmi les physionomies, — les unes nous attirent universellement et les autres nous repoussent ou nous déplaisent.

§ II. — DES ATTITUDES, DE LA DÉMARCHE ET DE LA POSTURE.

I. Ce qui concerne la stature et les proportions de l'homme se rapporte à son attitude, à sa démarche et à sa posture.

Chez un homme qui se croit seul, et livré à lui-même, — qu'il se trouve debout ou qu'il marche, qu'il soit assis ou couché, — toutes les attitudes et tous les mouvements sont significatifs et toujours en harmonie avec les proportions et la stature de son corps.

II. La démarche et le maintien ne sont naturels

qu'en partie, et le plus souvent l'homme y mêle quelque chose d'emprunté ou d'imité; mais ces imitations mêmes et les habitudes qu'elles lui font contracter sont encore des résultats de la nature et rentrent dans le caractère primitif.

III. N'espérez jamais une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse.

IV. Ne craignez ni emportement, ni excès de l'homme dont le maintien est toujours sage et posé.

V. Avec une démarche alerte on ne peut être lent ni paresseux.

VI. Celui qui se traîne nonchalamment ou à pas comptés n'annonce guère cet esprit d'activité qui ne craint ni dangers ni obstacles pour arriver au but.

VII. La démarche d'un sage est différente de celle d'un idiot, et un idiot marche autrement qu'un homme sensé.

VIII. L'attitude du sage annonce la méditation, le recueillement ou le repos; — l'imbécile reste assis sans savoir pourquoi; il semble fixer quelque chose et son regard ne porte sur rien; sa posture est isolée comme lui-même.

IX. Toute attitude prétentieuse indique un fond de sottise qui exerce son empire sur un caractère humble et timide.

X. Jamais l'homme modeste et sensé n'aura une attitude, une posture ou une démarche empreintes d'affectation ou d'ostentation.



LAMENNAIS, PAGE 126

§ III. — DES GESTES.

L'homme se ressemble en toutes choses. Il est l'être le plus contradictoire qui soit au monde, mais il n'en est pas moins toujours lui, et il n'y a pas jusqu'à ses contradictions qui n'aient leur homogénéité, leur individualité et leur propriété. Tout en lui est physionomique et caractéristique, et que possède-t-il de plus significatif que les gestes ?

I. Le geste accompagne l'attitude et la démarche.

II. Naturel ou affecté, rapide et lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou enjoué, aisé ou contraint, dégagé ou roide, noble ou trivial, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant ou menaçant, le geste est différencié de mille sortes, et toutes ces nuances révèlent quelque chose de l'homme.

§ IV. — DU LANGAGE ET DE LA VOIX.

Si l'homme était borné uniquement au sens de l'ouïe, ce sens lui suffirait pour faire de grands progrès dans la connaissance de ses semblables. On sait avec quelle sagacité les aveugles parviennent à suppléer, jusqu'à un certain point, par les autres sens, à celui qui leur manque; celui de l'ouïe ne leur est-il pas d'un immense secours ?

I. Le son de la voix, son articulation, sa douceur ou sa rudesse, sa faiblesse et son étendue, ses

inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras de la langue, tout cela est extrêmement caractéristique.

II. Il est presque impossible qu'un ton déguisé puisse échapper à une oreille délicate, à une oreille physiognomonique.

III. De toutes les dissimulations, celle du langage, quelque raffinée qu'elle soit, est la plus aisée à découvrir.

IV. La douceur et la bonté ont un langage naïf; la candeur et l'innocence, un ton angélique; la probité et l'honnêteté, une voix pure et simple; la persuasion, la vérité et la bienveillance, un accent divin.

§ V. — DU RIRE ET DES PLEURS.

I. Quelle différence entre le rire affectueux de l'humanité et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui!

II. Ne vous fiez pas à un homme qui ne sourit jamais agréablement.

III. La grâce du sourire peut servir de baromètre à la bonté du cœur et à la noblesse du caractère.

IV. Il est des larmes qui pénètrent le ciel, il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris.

§ VI. — DU STYLE.

« Le style, c'est l'homme » a dit Buffon, et c'est là une grande vérité, car le style forme l'un des signes physiognomoniques les plus éclatants et les moins trompeurs. — Chaque ouvrage porte le caractère de son ouvrier, celui-ci fût-il Dieu, démon ou homme ! Plus l'ouvrage ressort du produit immédiat de l'organisation, plus il l'atteste par des preuves évidentes et palpables ; les œuvres de nos grands écrivains en témoignent d'une manière irréfragable.

I. Un homme dont le front est allongé et presque perpendiculaire aura toujours le style sec et dur.

II. Un homme au front spacieux, arrondi, sans nuances et d'une construction délicate, écrira coulamment et avec légèreté, mais il n'approfondira et ne sentira rien.

III. Celui qui a les sinus frontaux très-saillants pourra se créer un style coupé, sentencieux, original, mais ses compositions manqueront de liaison, de pureté et d'élégance.

IV. Quiconque porte un front peu élevé, régulièrement voûté, reculant vivement et dont les angles sont doucement marqués près de l'os de l'œil, mettra dans ses écrits de la vivacité, de la précision, de la force mêlée à de la grâce.

§ VII. — DU DESSIN, DU COLORIS ET DE L'ÉCRITURE.

De tous les mouvements du corps, il n'en est pas d'aussi variés que ceux de la main et des doigts, et de tous les mouvements de la main et des doigts, les plus diversifiés sont ceux que nous faisons en dessinant et en écrivant. Aussi chaque dessin, chaque tableau, chaque trait de l'écriture conserve et rappelle le caractère et son auteur, et ce que nous venons de dire du style s'applique entièrement à l'écriture, au dessin, au coloris, dans lesquels on démêle quelque révélation de l'extérieur, de l'esprit et de l'être de l'écrivain, du dessinateur et du peintre.

Qu'on n'objecte pas que le même homme, doué pourtant d'un seul et même caractère, peut diversifier à l'infini son dessin, sa peinture ou son écriture. Cela est vrai, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que la disposition d'esprit où nous nous trouvons influe sur nos moindres actes. Avec la même encre, la même plume et le même papier, avec la même toile, la même couleur et le même pinceau, le même homme façonnera tout autrement son écriture, exécutera tout différemment son tableau d'après la disposition plus ou moins tranquille ou inquiète, plus ou moins sérieuse et enjouée de son esprit. Or, l'œuvre peinte ou écrite de l'homme, émanée de lui dans la disposition naturelle de tout son être, le décèle tout entier, et, dans tous autres moments, s'empreint des diverses sensations qu'il

éprouve, tout en conservant des signes caractéristiques et manifestés de son individualité.

Bien plus, il existe des peintures et des écritures nationales comme il existe des physionomies nationales. Chacune d'elles retrace quelque chose du caractère de la nation et chacune pourtant diffère entre elles. Les tableaux des diverses Ecoles et les autographes d'une foule d'écrivains de différentes nations sont là pour attester cette observation vraie et déterminante.

§ VIII. — DE L'HABILLEMENT.

Les indices physiognomoniques qui se rencontrent dans l'habillement ne doivent pas être négligés et complètent la connaissance de l'homme.

I. Un homme raisonnable s'habille tout autrement qu'un fat, un homme occupé qu'un oisif, une dévote qu'un coquette, une mère de famille qu'une femme de plaisirs.

II. La propreté et la négligence, la simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte, sont autant de signes révélateurs qu'on distingue dans l'habillement.

III. La couleur, la coupe, la façon, l'ensemble de l'habillement sont très-expressifs, et nous caractérisent.

IV. Qui ne reconnaît aisément l'homme paré dans l'intention de plaire ou de briller, celui qui

se néglige soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser?

V. Combien ne s'expose-t-on pas et ne se donne-t-on pas en spectacle par les habillements?

VI. La toilette des femmes offre mille objets d'étude morale, curieux et significatifs.

VII. Les femmes les plus sensées et les plus sages se montrent souvent dans un jour désavantageux ou se font même un tort irréparable en se permettant, par des caprices faciles à distinguer, des toilettes peu convenables. Elles qui savent si bien sentir et apprécier le beau, elles qui ont reçu en partage tant de discernement et de finesse, elles qui, à tant de titres, sont intéressées à observer et à maintenir les lois de la bienséance, ne devraient-elles pas toujours s'astreindre, dans leur parure, à cette noble simplicité qui les met à l'abri de la critique et des faux jugements?



GUIZOT, PAGE 126.

XV

PHYSIONOMIE HUMAINE COMPARÉE A LA PHYSIONOMIE ANIMALE.

Quoiqu'il n'existe pas une ressemblance proprement dite entre l'Homme et l'Animal, il arrive souvent que certains traits du visage humain nous rappellent l'idée de quelque animal. Cette analogie influe nécessairement d'une façon plus ou moins importante sur les facultés morales et intellectuelles de l'Homme.

Le Singe, le Cheval et l'Eléphant sont les animaux qui ressemblent le plus à l'espèce humaine, par le contour de leurs profils et de leur face.

Les plus belles ressemblances sont celles du Cheval, du Lion, du Chien, de l'Eléphant et de l'Aigle.

I. Ceux qui ressemblent au Singe sont habiles, actifs, adroits, rusés, malins, avares et quelquefois méchants.

II. La ressemblance du Cheval donne le courage et la noblesse du cœur.

III. Un front semblable à celui de l'Eléphant annonce la prudence et l'énergie.

IV. L'Homme qui, par le nez et le front, ressemble au profil du Lion, n'est certainement pas un homme ordinaire, car la face du Lion porte l'empreinte de l'énergie, du calme et de la force.

V. L'affinité des traits avec ceux du Chien annonce la fidélité, la droiture et la modération.

VI. Celle avec le Loup dénote un homme violent, dur, lâche, féroce, passionné, traître et sanguinaire.

VII. Les traits du Renard qui se reproduisent sur la face humaine indiquent la petitesse, la ruse, la faiblesse et la violence.

VIII. La ligne qui partage le museau de l'Hyène porte le caractère d'une dureté inexorable.

IX. La ressemblance avec le Tigre annonce la férocité et la perfidie.

X. La ligne que forme la bouche du Lynx est l'expression de la cruauté.

XI. L'hypocrisie, la luxure, la gourmandise et la tenacité se retrouvent dans la ressemblance avec le Chat.

XII. Les rapports physiognomoniques avec l'Ours marquent la fureur, la méchanceté et la misanthropie.

XIII. Ceux avec le Sanglier dénotent un naturel lourd, glouton et brutal.

XIV. Quiconque se rapproche du Blaireau est ignoble, méfiant et avide.

XV. Celui qui ressemble au Bœuf est patient, opiniâtre, lourd, insouciant, d'un appétit grossier et d'un niais entêtement.

XVI. La reproduction des traits du Cerf et de la Biche provoque la timidité, l'agilité, la douceur et les bonnes mœurs.

XVII. La ressemblance avec l'Aigle présage la noblesse du caractère, le succès dans les entreprises et la force du tempérament.

XVIII. Celle avec le Vautour engendre la souplesse, la duplicité et de mauvais penchants.

XIX. Les traits du Hibou empreints dans la physionomie humaine donnent la faiblesse, la peur, la sauvagerie et la tristesse.

XX. Ceux du Perroquet révèlent la présomption, la jactance, l'aigreur et la sottise.

XVI

GALERIE PHYSIOGNOMONIQUE.

JÉSUS-CHRIST.

Aucun mortel peut-être ne devrait se permettre de tracer le portrait du Christ, car personne ne saurait l'exécuter d'une manière digne du modèle. N'est-il pas étonnant que les Évangélistes, et même saint Jean, le disciple favori du Seigneur, ne nous disent rien de sa personne ni des traits de son visage? Néanmoins, malgré l'impossibilité de reproduire sa parfaite image, voici, parmi les mille dessins qui en ont été tentés, celui qui nous paraît mieux le représenter. L'expression est remplie de douceur, de bonté, de candeur, de simplicité, et le calme de l'innocence existe dans toute la figure, dans la forme de l'ensemble et dans l'harmonie des diverses parties, il s'exprime merveilleusement dans le regard, mieux encore dans le nez et le plus complétement dans la bouche, d'où semblent sortir ces paroles : « Bienheureux les patients, les miséricor- « dieux qui ont le cœur pur et l'âme pacifique! »

Publius Lentulus, étant gouverneur de Judée,

envoya au sénat romain le portrait que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, dans le temps où la renommée de Jésus-Christ commençait à se répandre dans le monde :

« Il y a à l'heure qu'il est, en Judée, un homme d'une vertu singulière, qu'on appelle Jésus. Les Barbares le croient prophète; mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit les malades par la parole ou par l'attouchement : il est d'une taille grande et bien formée; il a l'air doux et vénérable; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait guère définir; ils tombent en boucles jusqu'au-dessous des oreilles, et se répandent sur ses épaules avec beaucoup de grâce, séparés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens. Son front est uni et large, et ses joues ne sont marquées que d'une aimable rougeur. Son nez et sa bouche sont formés avec une admirable symétrie. Sa barbe, épaisse et d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux, descendant un pouce au-dessous du menton et se divisant vers le milieu, forme à peu près la figure d'une fourche. Ses yeux sont brillants, clairs et sereins. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur : soit qu'il parle ou qu'il agisse, il le fait avec élégance et avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire; mais on l'a vu pleurer souvent. Il est fort tempéré, fort modeste et fort sage. C'est un homme enfin qui, par son excellente beauté et ses divines perfections, surpasse les enfants des hommes. »

Magasin universel, T. Ier, p. 142.

JUDAS.

Quand personne ne vous dirait que ce portrait est celui de Judas Iscariote, — d'après Holbein, — quand vous n'auriez jamais vu aucun visage qui lui ressemblât, un premier sentiment vous avertirait d'abord qu'on n'en peut attendre ni générosité, ni tendresse, ni noblesse d'âme; le juif sordide vous répugnerait lors même que vous ne pourriez ni le comparer ni lui donner un nom. Ce sont là autant d'oracles du sentiment.

JULES CÉSAR.

La forme de ce visage, le contour de ses parties et le rapport qu'elles ont entre elles proclament l'homme supérieur, l'homme né pour régir l'univers. Le contour seul du front, depuis la pointe des cheveux jusqu'à l'angle au-dessus de l'œil gauche, cette éminence qui se remarque au milieu du front et qui se termine presque en pointe, et, sans parler de l'oreille et du cou, ce nez, considéré séparément, puis dans sa liaison avec le front, n'annoncent-ils pas le courage, la résolution et la dignité?

CICÉRON.

Dans cette tête il y a sans contredit une sérénité peu ordinaire, une grande richesse d'idées et beaucoup de facilité à les exprimer. Ces qualités apparaissent surtout dans le front d'une manière frappante.

HENRI IV.

Quel calme, quelle fermeté héroïque planent sur cette tête! Comme ses parties solides et ses contours commandent le respect et l'admiration ! C'est un oint du Seigneur, qu'on ne touchera pas impunément.

TURENNE.

Les yeux, les sourcils et la bouche ne révèlent-ils pas le caractère de grandeur qui distingue ce grand guerrier ?

MOLIÈRE.

Le génie respire dans tout ce beau visage; on y remarque dans le front et dans les yeux, l'observation, la profondeur et la satire; et toutes ces qualités si prononcées chez cet immortel écrivain, sont quelque peu voilées par un nuage de sombre misanthropie et de tristesse irritable qui décèlent des chagrins intimes.

SHAKSPEARE.

Le vaste et puissant génie de cet auteur dramatique, si prompt à tout pénétrer, à tout saisir, se reproduit en caractères très-lisibles dans chacune des quatre parties du visage : dans le front, les yeux, le nez et la bouche.

LA FONTAINE.

Voici un véritable visage anacréontique. De tels

yeux aiment à se baigner dans les flots limpides et attrayants de la sensualité, à errer sur les formes de la beauté et à s'égarer dans les jouissances les plus folles, les plus raffinées de l'imagination. Ils enfantent tout naturellement des nez aussi sensuels, aussi luxuriants d'esprit que celui de ce portrait.

STERNE.

On reconnaît ce satirique et malin écrivain, cet observateur plein de finesse, si incisif et si profond ; on le reconnaît dans les yeux, dans l'intervalle qui les sépare, dans le nez et la bouche.

VOLTAIRE.

Dans le front beaucoup de savoir et de mémoire, du génie observateur et productif ; dans l'œil de la pénétration, du feu et de la malice. Sur ses lèvres siége de la finesse pleine de sel et de mordante raillerie, et le nez annonce un discernement subtil. Ce qu'une telle bouche dit ne peut manquer de porter coup.

NAPOLÉON.

Ce front vaste et élevé dénote la richesse et la majesté des idées, ces traits accentués marquent l'énergie et la détermination ; cet œil est sublime de pénétration et d'intelligence ; cette énorme tête dont le crâne n'avait pas moins de vingt-deux pouces de circonférence, indique l'homme supérieur qui doit dominer les événements et l'Europe en-



THIERS, PAGE 126.

tière. Toute cette belle physionomie n'est-elle pas aussi empreinte des inquiétudes de l'ambition?

LORD BYRON.

Front de poëte, physionomie illuminée sur laquelle on lit la passion, l'indépendance, la vanité, la résolution et la soif de la gloire.

CUVIER.

L'intelligence la plus vive, la perspicacité la plus sagace, la puissance créative et l'universalité des sciences ne se traduisent-elles pas bien distinctement sur cette physionomie?

TALLEYRAND.

Front élevé et intelligent, figure impassible qui semble tout écouter pour profiter et nuire. Sous ce masque immobile, type essentiel du diplomate, la malice et la duperie ne semblent-elles pas percer?

CHATEAUBRIAND.

Tête de génie dans son ensemble et dans ses détails, qui révèlent, les yeux surtout, la vivacité de la conception, la majesté des pensées et la gravité de l'esprit. Une teinte générale de mélancolie rêveuse répandue sur cette noble physionomie, dénote les déceptions politiques, quelque regret de l'oubli et le mépris du monde.

LAMENNAIS.

Quelle physionomie expressive! Que de veilles laborieuses, que de chagrins amers, que de désenchantements cruels ont passé là! Comme ces yeux sont brûlants de génie! Comme ce front est magnifique! Que cette bouche est instinctive! La méditation et la profondeur ne le cèdent en rien à l'enthousiasme et à l'éloquence.

LAMARTINE.

Noble et suave physionomie au front vaste et poétique, aux yeux probes et illuminés, au nez de distinction, à la bouche harmonieusement dessinée; là, tout respire l'intelligence, la noblesse, la conscience et la supériorité.

GUIZOT.

Que lit-on sur cette figure sévère?... L'austérité, la méditation, la tristesse, l'opiniâtreté, l'orgueil et l'énergie.

THIERS.

Front de l'intelligence et de la mémoire; yeux pénétrants et sceptiques; lèvres railleuses et provoquantes : puis, l'ensemble de cette physionomie si expressive n'annonce-t-il pas l'homme hardi, ne doutant de rien, confiant dans lui-même, plein de souplesse et d'habileté.



TABLE DES MATIÈRES.

Les noms précédés d'une astérisque * sont accompagnes d'un portrait.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typ. Pillet et Dumoulin 5, rue des Grands-Augustins.

LA BASSE-COUR ET LES LAPINS

PAR

H. DE LA BLANCHÈRE

Un beau volume illustré de nombreuses figures. Prix.. 2 »

Outre les espèces connues depuis longtemps et qui sont la base de toutes nos basses-cours, sur lesquelles l'auteur



s'étend fort longuement, notre traité contient des renseignements sur celles des espèces exotiques dont l'acclimatation a donné les meilleurs résultats.

Poules, Pigeons, Dindes, Canards, Oies, Faisans, Pintades, Pénélopes, Paons, Cygnes et Lapins sont successivement passés en revue.

LA PÊCHE

EN EAU DOUCE

PAR

H. DE LA BLANCHÈRE



Un beau volume, nombreuses figures.—
Prix........................ 2 fr.

Le nom seul de M. de la Blanchère suffira pour dire ce qu'est notre volume. Destiné à être mis entre les mains de celui qui n'a jamais tenu une ligne, il contient pour l'amateur déja expérimenté une foule de renseignements qui lui montreront que là où il n'avait trouvé qu'un divertissement il existe une science réelle qui veut être étudiée.

CHANSONS

ROMANCES

ET CHANSONNETTES

Par Fr. TOURTE

Notre récueil contient une suite de chansons qui ont obtenu depuis vingt ans un succès incontesté, soit au café concert, au théâtre, à l'atelier ou dans les salons.

Prix........ .... 2 fr.

... IMP. ... ET FILS.